LA VIE SPIRITUELLE

★

TH. DEHAU . . . . . Magnificat.

J. ANDRÉ . . . "Prends mon fils, ce blanc vêtement."

Mgr L. M. de BAZELAIRE. Qu'attend-on des Séminaires?

A. DODIN. . . Saint Vincent de Paul et l'Évangile.

J.-M. GAILLARD . . . . Mission du monachisme.

A.-M. HENRY. . . . . Le Pèlerinage de Chartres.

ÉDITIONS DU CERF

JUILLET 1948

LA VIE SPIRITUELLE

parait le 1er de chaque mois
sous la direction de
A. PLÉ ET A. M. HENRY O. P.

★

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les abonnements partent de janvier, avril, juillet et octobre.

FRANCE

	Vie Spirituelle seule.	Avec supplément trim.	Supplément seul.
Abonnement de soutien.	700 fr.		
Un an.....	500 fr.	850 fr.	400 fr.
Six mois.....	300 fr.		

ÉTRANGER

Angleterre.....	14/-	L : 1.5	12/-
Canada U. S. A. Amérique Latine.....	$ 2.60	$ 4,60	$ 2,50-
Suisse	F. S. 12	F. S. 21	F. S. 10
Belgique (50 rue Fétinne, Liége)	F.B. 120	F.B. 210	F.B. 100

LE N° : 50 FR.

CHÈQUE POSTAL :
ÉDITIONS DU CERF, PARIS 1436-36

★

Adresser la correspondance à :
ADMINISTRATION DE LA VIE SPIRITUELLE
29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e. INV. 30-53.

PUBLICITÉ LECOMTE, 37, RUE DE L'ÉCHIQUIER, PARIS-Xe
TÉL. : TAItbout 61-17, 52-39.

LA VIE SPIRITUELLE
N° 331. Juillet 1948.

SOMMAIRE

LES MYSTÈRES DE DIEU

TH. DEHAU, o. p. MAGNIFICAT 5

Comme la Visitation fait le lien entre les deux semestres de l'année, ainsi le Magnificat entre les deux testaments. Avec « un art délicat et profond » il rassemble des fleurs cueillies de toutes parts dans l'Ecriture de l'ancienne alliance, et le bouquet qu'il forme annonce déjà tout l'Evangile.

J. ANDRE, o. prem. « PRENDS, MON FILS, CE BLANC VÊTEMENT »..... 17

La piété médiévale considérait dans le vêtement blanc que portent les prémontrés toute une série de symboles qui sont ici présentés. Cette leçon de symbolisme n'intéressera pas seulement les religieux et religieuses vêtus de blanc, mais aussi tous les baptisés qui reçurent, au sortir des fonts baptismaux, le vêtement blanc de la Résurrection et de l'innocence.

NOTRE SANCTIFICATION

Son Excellence Mgr LOUIS-MARIE DE BAZELAIRE. QU'ATTEND-ON DES SÉMINARISTES ? 25

Un archevêque, qui fut vingt-cinq ans supérieur de séminaire, fait le point sur le problème actuel des séminaires.

A. DODIN, c. m. SAINT VINCENT DE PAUL ET L'EVANGILE 50

Toute explosion de vie nouvelle dans l'Eglise marque en même temps un retour à l'Evangile. La preuve en fut ici faite en ce qui concerne saint Benoît, saint Dominique et saint François. La fête du 19 juillet nous donne l'occasion de présenter sinon « l'évangélisme », au sens moderne du mot, de saint Vincent, au moins les sources évangéliques de sa sainteté.

CHRONIQUES DE LA VIE SPIRITUELLE

J. GAILLARD, o. s. b. MISSION DU MONACHISME 60
De qui avons-nous le plus besoin, de contemplatifs ou d'apôtres ? — A l'Esprit-Saint d'en décider puisque c'est Lui qui appelle les uns dans les déserts ou les cloîtres, et qui pousse les autres vers l'apostolat. Nous ne pouvons nier cependant que dans un monde qui a tant besoin de foi absolue *en Dieu, de silence et de paix, l'affluence des vocations monastiques, ne soit, comme nous disons, providentielle.*

A.-M. HENRY, o. p. LE PÈLERINAGE DE CHARTRES 65
Un fait capital dans le renouveau catholique de notre génération : la redécouverte des pèlerinages.

A TRAVERS LES REVUES

La Vie franciscaine. — Témoignage chrétien. — La France catholique. — Cité fraternelle. — Servir. — Revue diocésaine de Tournai. — Cahiers du clergé rural. — Contemplation et Apostolat. — Studia Anselmiana. — Cahiers Ch. de Foucauld. — Ibla 77

LES LIVRES

F. MOUREY, Comment assurer la persévérance de nos élèves dans les petits séminaires, p. 83. — S. DE CHAMBON-FEUGEROLLES, L'Ordre du Christ, p. 83. — Ch. DE BEAUCOURT, E. MURA, Les degrés du Sacerdoce, p. 84. — R DUBOSQ, Ma Retraite avant les Etapes, p. 85.

ATHANASE D'ALEXANDRIE, Contre les païens et sur l'incarnation, p. 85.

Le Catéchisme de Belgique, p. 87. — Religieuses du Cénacle. Dieu Notre Père, p. 88. — R. ARSONADA, Novum Psalterium, magnum Ecclesiæ donum, p. 89. — Le Psautier romain, p. 89. — J. FROGER, Les origines de Prime, p. 90.

F. GAYE, Les Etapes d'une conversion, p. 90. — E. NADEAU, La Perle au fond du gouffre, p. 91 — Exposition Jeanne d'Arc, p. 91. — A. GARREAU, J. K. Huysmans, p. 91. — P. BEAUCHAMPS, A travers le feu Georges Christophe, p. 92. — A. COMBES et E. POGNON, Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte Face, p. 92. — P. PIRON, Saint Jean de Brébeuf, p. 92. — Le Père Jacques martyr de la charité, p. 92.

Les œuvres spirituelles du Bienheureux P. Jean de la Croix, p. 94. — G. TRUC, Incarnation et Rédemption, p. 95.

Viennent d'arriver à la revue, p. 95.

MAGNIFICAT

Du silence temporaire, punition si lourde de Zacharie, jaillira le *Benedictus*. Du silence habituel si cher à Marie, jaillit le *Magnificat*. Les paroles suprêmes jaillissent du silence comme la lumière des ténèbres. C'est une des lois de toute vraie prédication. De même que la clameur ardente d'Elisabeth précède et annonce le Benedictus de Zacharie et la prédication de Jean-Baptiste, de même le Magnificat de Marie précède et annonce toute la prédication de l'Evangile. C'est une remarque profonde de S. Ambroise que la femme précède l'homme dans le bien comme dans le mal. Le péché d'Eve a précédé, dans tous les sens que ce mot peut avoir, le péché d'Adam. Il l'a précédé dans le temps, il l'a précédé par sa gravité plus grande. Voici les expressions de l'évêque de Milan : « Le péché a commencé par les femmes. Les vrais biens commencent aussi par elles. Il n'est donc pas sans raison qu'Elisabeth prophétise avant Jean-Baptiste, que Marie prophétise avant la naissance du Seigneur. Plus Marie est personnellement parfaite, plus elle le sera en tant que prophète, *quo persona melior, eo propheta... plenior.* » Il faut donc mesurer la sublimité du Magnificat, à la sublimité de la sainteté de Marie, de celle qui est *propheta plenior* parce qu'elle est *gratia plena*. Le Magnificat est le résumé de tout l'Ancien Testament, on l'a souvent remarqué, le résumé aussi de tout le Nouveau, le trait d'union entre les deux. Matériellement, il est un assemblage, on pourrait

dire un bouquet de fleurs cueillies de toute part, dans les régions si diverses de l'Ancien Testament, choisies et rapprochées avec un art délicat et profond. Cette matière est informée par tout l'esprit du Nouveau Testament. La merveille étonnante, c'est que, tributaire à ce point des textes antiques et, pour ainsi dire du limon de cette terre, il soit animé d'un souffle de vie, d'un *spiraculum vitæ* si neuf, dépendant si peu du passé, ne baignant plus que dans le présent et l'avenir.

Ces caractères du Magnificat éclateront peut-être de façon plus frappante si on le compare avec le cantique d'Anne, mère de Samuel. Celui-ci est admirablement beau, de toute la beauté rude et presque farouche des antiquités hébraïques. On retrouve beaucoup de ce cantique dans celui de Marie, mais ici, quel ensoleillement, quelle atmosphère infiniment sereine et douce ! L'hiver et les pluies ont passé, c'est tout le printemps du Cantique des Cantiques. Nous sommes vraiment dans notre terre à nous, *in terra nostra*, les plus suaves fleurs ont fait enfin leur apparition, *flores apparuerunt*, la voix de la tourterelle peut se faire entendre.

Il faut recourir sans cesse au Magnificat. C'est le seul commentaire un peu étendu de tout ce qui se cache en Marie la silencieuse, de ses autres paroles si brèves qui ne sont qu'éclairs dans la nuit. Le Magnificat est un beau midi rayonnant. Dans le Magnificat sont béatifiées par Marie elle-même son humilité et son obéissance, *humilitatem ancillæ, ex hoc beatam me dicent.*

La béatification de sa foi n'avait pas à être insérée dans le Magnificat, puisque nous la trouvons dans la phrase qui le précède immédiatement, qui est comme son antienne sur les lèvres d'Elisabeth. Le premier mystère joyeux est lui-même comme le Portique, la préface du Magnificat. Ce que nous appelons le mystère de l'Annonciation est l'annonce du Magnificat qui pourrait s'appeler l'annonciation de tout le Nouveau Testament, charte du Royaume des cieux et de la Reine des anges, charte pour les anges comme pour les hommes. Cette charte proclame les grandes lois de la sainteté, qu'elle soit pour les hommes ou pour les anges, qu'il y ait ou non, pour les hommes, incarnation et rédemption. Or, la condition essentielle de toute

sainteté, de toute exaltation surnaturelle, angélique ou humaine en toute hypothèse convenable, c'est celle que l'Evangile a proclamée : « Qui s'humilie sera élevé », celle que S. Paul applique à Jésus lui-même : « C'est parce qu'il s'est anéanti en acceptant la forme de l'esclave que Dieu l'a exalté par-dessus toutes choses. »

Nous avons dit : conditions essentielles pour tous, anges ou hommes. Citons ici Cajetan commentant le Magnificat. « Dans ces appellations d'orgueilleux et d'humbles, de riches, sont compris non seulement les hommes, mais aussi les anges mauvais ou bons. Ce sont les anges orgueilleux qui les premiers ont été dispersés, arrachés de leurs sièges. Au contraire, les anges humbles et affamés de la gloire divine ont été exaltés et remplis de biens. » Nous trouvons dans la Sainte Ecriture, ajoute Cajetan, des exemples frappants : Nabuchodonosor, Saül, etc..., d'orgueilleux dépouillés de leur splendeur temporelle. Ce sont comme « des signes attestant à quel point l'orgueil déplaît à Dieu, à quel point l'humilité lui plaît ».

Le Magnificat contient-il, comme le pensait Cajetan, une allusion au mystère de la Rédemption dans ces paroles : *in Deo salutari meo ?* En tous cas, même s'il n'y avait pas de Rédemption, même s'il n'y avait pas d'Incarnation, même si le Verbe n'avait pas pris dans le sein de Marie cette chair semblable à la nôtre dont elle peut dire en empruntant les mots du premier père et du premier époux : *haec caro, ex carne mea,* les grandes lois de toute élévation à l'ordre surnaturel continueraient à s'appliquer, à être proclamées et promulguées par le Magnificat. Concluons donc avec ces paroles décisives du vénérable Bède : « Au-dessus de toutes considérations de biens particuliers, Marie s'élève et se tourne vers les jugements divins envisagés dans leurs plus vastes généralités, *se... ad generalia Dei judicia convertens, totius humani generis statum describit.* Elle décrit l'état de tout le genre humain » et nous ajoutons, de tout le monde évangélique. Les révélations de l'Eden ont pour ainsi dire un caractère plus humain. Celles du Magnificat ont une portée plus générale, à laquelle rien ne pourrait se soustraire.

LA BEATITUDE DE LA PAUVRETÉ

Le Magnificat est la réponse de l'Eve véritable sans péché, réponse universelle à tous et à tout. De l'autre Eve, nous n'avons que sa réponse au pourquoi du serpent, puis son excuse à Dieu contre le serpent, puis elle a dû se taire dans son péché, se taire du grand silence, fruit de sa séduction. Mais voici la merveille : cet appauvrissement radical de toutes les richesses spirituelles de l'état d'innocence, cette effrayante, cette navrante pauvreté en esprit peut devenir la première béatitude prêchée sur la montagne. Cette tribulation d'un esprit dévoyé et détourné de Dieu par le péché peut devenir un sacrifice à Dieu dès qu'elle lui est offerte d'un cœur contrit et humilié dans une conversion sincère, *sacrificium Deo spiritus contribulatus... cor contritum et humiliatum.* Ces tribulations mauvaises de l'esprit une fois transformées en purifiantes pénitences, cet esprit troublé par les tribulations de la chair, conséquence inévitable, même chez les mieux convertis, de l'état où le péché nous a laissés, *tribulationes carnis habebunt,* la multiplication des souffrances maternelles, prédite en Eden par la colère du Justicier, tout cela, devenant l'objet d'un *fiat* fervent et généreux, peut donner accès à toutes les profondeurs des richesses du Rédempteur. Madeleine pécheresse peut devenir la sublime contemplative. Il suffit pour cela qu'elle adhère à Dieu de toutes ses forces, qu'elle pose en lui toute son espérance, qu'après les misérables ivresses de la chair, elle ne veuille plus connaître que les exultations de l'esprit en Dieu, son Sauveur. Le silence même, punition jusqu'aux derniers jours de la femme, première coupable, elle en fait une précieuse louange, *silentium tibi laus.*

Les Prêtres, eux aussi, quand il leur arrive, comme à Zacharie, de manquer de foi, en sont cruellement punis par des appauvrissements de l'esprit et surtout de la parole, parfois jusqu'à l'anéantissement d'un silence complet. Et pourtant, en vertu même du ministère à eux confié, comme pour Pierre et en priant pour Pierre Jésus a prié pour chacun d'eux en particulier, afin que la foi d'aucun ne défaillît, défaillance qui en entraîne toujours d'autres autour d'eux, *ut non deficiat*

fides tua. Ils sont bien coupables, puisque, malgré la protection de cette prière de Jésus, ils se laissent exiler de la parole intérieure de Dieu et de leur propre parole auprès des hommes qui en ont tant besoin. Qu'ils acceptent du moins les peines et les angoisses de ce double exil comme leur pauvre mère Eve accepte la punition de son silence définitif dans l'Eglise, *exules filii Evæ !* Mais qu'ils se hâtent de retourner à la double Patrie de la plénitude de leur oraison et de sa surabondance dans la prédication.

S. Thomas enseigne que cette béatitude de la pauvreté spirituelle, sous l'influence du don de crainte, est le dernier mot de l'humilité. La miséricorde récompense toute crainte du Seigneur, non seulement la crainte de la terrible justice, mais aussi la crainte des autres attributs, terribles, chacun à sa manière, auxquels ils nous est, hélas ! si facile de manquer, qu'il nous est si facile d'atteindre et d'offenser, *misericordia ejus... timentibus eum.* La miséricorde fait, pour ainsi dire, tache d'huile, pénètre, se répand d'âge en âge sur tout ce qui craint le Seigneur. Pour être complet au sujet de cette béatitude de la pauvreté, remarquons soigneusement qu'ici encore l'Immaculée jouit d'une exception et d'un privilège qui lui sont propres : sa pauvreté en esprit sera incomparablement supérieure à toutes les nôtres, cet esprit ne portant en lui aucune des conséquences de la faute originelle.

Parmi les béatitudes de la Montagne, ce n'est pas seulement à celle des pauvres en esprit que s'oppose le vide où sont laissés les riches. C'est aussi à celle des affamés, des assoiffés de justice. L'opposition des riches aux pauvres est trop évidente pour avoir besoin d'être relevée. Le Magnificat insiste sur l'opposition des riches aux affamés, opposition plus délicate et plus mystérieuse. Certaines exigences de notre langue ne nous permettent que de dire : « Renvoyés les mains vides. » Mais ce ne sont pas seulement les mains, c'est aussi et surtout le cœur, c'est même la tête.

Bienheureux, s'écrie à son tour le Psalmiste, l'homme qui craint le Seigneur, qui marche dans ses voies, qui se détourne de toutes les autres, qui ne sait et ne veut rien en dehors d'elles.

Il s'abandonne au caprice apparent, il laisse tout déterminer par l'art infini qui se joue en lui et autour de lui. Il est humblement étonné et émerveillé des initiatives imprévues, humblement attentif aux moindres signes toujours facilement reconnaissables pour les êtres de parfaite bonne volonté. Il est un *fiat* vivant, il rectifie chacune de ses pensées, de ses paroles, de ses actions, selon les indications qui lui viennent de Dieu par quelque instrument que ce puisse être, pourvu qu'il ait pratiquement la certitude de cette qualité et de ce rôle d'instrument, *secundum verbum tuum*. Ramené sans cesse à sa profonde paix, y ramenant toutes choses, il n'est jamais détourné, dispersé, comme le sont les orgueilleux, dans les pensées de son cœur et dans les œuvres de ses mains. Détaché des misérables biens extérieurs, il les disperse joyeusement dans le don magnifique de l'aumône, *dispersit, dedit pauperibus*. Il aime les pauvres, étant lui-même pauvre en esprit. Quant aux biens spirituels, il en connaît l'inestimable prix. Recueilli en son propre cœur, recueillant toutes choses de la main et dans le cœur de Dieu, *colligit mecum*, il thésaurise toujours et ne disperse rien.

Exaltavit humiles. Ces deux mots résument toute l'histoire, l'histoire universelle, universelle dans un sens plus large encore que celui de Bossuet, l'histoire de tout le monde des esprits, esprits purs et esprits unis à la matière. Si la vraie humilité est là, présente et agissante, tout le reste suit. Elle est bien la toute première, puisque la foi elle-même, pierre fondamentale, ne peut descendre et se poser à sa place qu'après le creusement et le déblaiement que l'humilité seule peut opérer. Nous avons dit la vraie humilité, celle que Dieu regarde. Il est en effet une humilité apparente qui attire les regards des hommes et qui repousse les regards de Dieu. Elle attire les regards des hommes, précisément parce qu'elle est apparente. Les hommes ne voient que ce qui paraît. Dieu regarde le cœur, *intuetur cor*, ou plutôt dans le cœur, l'humilité, *respexit humilitatem*. Les vrais humbles, remarque S. Augustin, ne veulent pas être loués par les hommes, ils ne veulent que la louange de Dieu. Leur esprit n'exulte qu'en Dieu leur Sauveur et non dans les choses de ce monde, *non in hoc mundo, sed in Deo*.

La foi et l'humilité sont les deux vertus fondamentales. Chose étrange et peut-être pleine de grands mystères, la béatitude de la foi de Marie est proclamée par ce que nous avons appelé l'antienne d'Elisabeth, ce que l'on pourrait demander la permission d'appeler le « solo d'Elisabeth ». La béatitude de l'humilité de Marie, *ex hoc beatam*, est reprise, comme en écho, par le chœur immense de toutes les générations. Ce n'est plus seulement Elisabeth, ce sont toutes les nations des croyants, observe Théophylacte, ramenant encore ici la notion de la foi.

Marie, comme Jésus, s'est humiliée, anéantie, jusqu'à accepter, à revendiquer la forme de la servante. C'est pourquoi Dieu l'a exaltée au-dessus de tout, lui a donné le nom le plus saint après le sien qui est infiniment saint, *sanctum nomen ejus*. Si nous ne pouvons pas dire qu'à ce nom tout genou fléchit dans l'adoration, proclamons que toute tête se courbe et s'incline dans un geste d'incomparable respect du plus haut des cieux au plus profond des enfers.

LA BÉATITUDE DE MARIE ET LA MALÉDICTION D'ÈVE

Marie s'est faite toute petite, aime à se faire la servante des tout petits. C'est pourquoi celui qui est puissant a fait en elle de grandes choses. A ces bénédictions accumulées dans le cœur et sur la tête de Marie, opposons la malédiction du péché d'Eve. La première mère a su s'en relever dans une sainteté pénitente et douloureuse. Mais dans combien de ses fils s'épanouit et fructifie la mortelle malédiction ! Malheur à celle qui était si riche de trésors spirituels, qui a voulu enrichir criminellement elle-même et ses fils, qui a rempli ses mains du fruit défendu et a été renvoyée les mains vides ! Les pensées orgueilleuses de son cœur ont été dispersées. Elle a été arrachée à son trône de splendeur, aux brumes dorées de ses illusions, *ponam thronum meum in nubibus*, car elle a voulu, comme l'ange déchu caché sous le serpent, être semblable au Très-Haut, selon la fallacieuse promesse : « Vous serez comme des dieux. » Elle ne s'est pas contentée de recueillir avec le Seigneur, *non colligit mecum*, de se

recueillir en lui, elle a voulu cueillir le fruit de la science que lui interdisait la Sagesse. Elle a tout dispersé, elle n'a plus été elle-même qu'une lamentable dispersion. En croyant au serpent, c'est, avec lui et comme lui, de son faux trésor qu'elle a voulu s'enrichir. C'est là, dans ce trésor de néant qu'elle a emprisonné son cœur, *ibi cor tuum*. En ne craignant pas le Seigneur, elle a renoncé à tout commencement de sagesse, *initium sapientiæ*. Ni le précepte du Tout-Puissant, ni la menace du terrible châtiment, aucun contre-poids n'a pu rétablir l'équilibre, pendant le temps de la séduction en cet esprit dévoyé qui, croyant se tourner vers un nouvel orient, s'effondre « dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort ».

Rattachons à la vertu d'obéissance la béatitude des pacifiques, bienheureux parce qu'ils seront appelés les fils de Dieu. On ne peut rester en paix avec des pouvoirs supérieurs qui ne consentent pas à abdiquer, à moins que l'on ne consente soi-même à obéir. Il faut nécessairement que l'un ou l'autre capitule. C'est le sens profond du mot de Job : « Qui a pu lui résister et avoir la paix ? » C'est vrai de toute autorité, consciente d'elle-même et fidèle à son essence. Il ne faut pas nous étonner que ce soit plus vrai encore de l'autorité de Dieu. Il y a la résistance de l'orgueil à Dieu, seule résistance foncière, racine de toutes les autres. Elle est dénoncée par ce verset de Job et vouée à l'échec final et définitif. En effet, si l'on résiste à Dieu, il n'y aura pas de paix. Ce sera la guerre et, inévitablement, tôt ou tard, la victoire de Dieu. Il y a la résistance de Dieu à l'orgueil de sa créature. *Superbis resistit*, ces deux mots essentiels s'épanouissent et s'étalent dans le glorieux verset : « en déployant la force de son bras, il a dispersé tout ce que les orgueilleux avaient concentré contre lui, en eux » et autour d'eux.

Se ressouvenant de ses miséricordes, il a pris Israël, son serviteur et son enfant. Il l'a pris de la façon la plus vitale, à la fois la plus divine et la plus humaine, selon sa parole et par sa parole, *suscipe me secundum eloquium tuum et vivam*. Il a parlé non seulement au père d'Israël, à Abraham, mais à toute sa race, *semini ejus*, à travers tous les siècles. Et c'est la béatitude suprême d'entendre cette parole, de l'entendre totalement et jus-

qu'au bout, jusqu'à l'obéissance parfaite, *beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud.* Béatitude suprême puisqu'elle est mise au-dessus de la béatitude du sein qui a porté le Fils, des mamelles qui l'ont allaité, *quinimmo beati.* Mais il faut pour cela que l'être obéissant descende et condescende à se laisser mener comme le petit enfant, plus bas encore, comme la petite brebis, *qui deducis velut ovem.* Car, non seulement les brebis suivent le geste du pasteur, mais elles entendent sa voix, *vocem ejus audiunt.*

Reprenons notre trinité de vertus, foi, humilité, obéissance, et tâchons de nous élever à une plus grande cohérence de doctrine. Au lieu des imperfections qui se mêlent à toutes nos vertus, celles de Marie sont dans un état de perfection, de plénitude, proclamé par Gabriel à propos de la grâce elle-même, racine de toutes ses vertus, *ave gratia plena.* Les actes suprêmes des vertus, sous l'empire des dons du Saint-Esprit leur conférant encore plus de force et de perfection, ne sont autres, d'après S. Thomas, que les béatitudes évangéliques. Marie nous fait communier à ses vertus par son influence maternelle. De cette vie surnaturelle qui, d'après l'Apôtre, jaillit tout entière de la foi, *justus ex fide vivit,* de cette vie, dont l'humilité et l'obéissance sont les conditions primordiales, Marie est vraiment la mère, la mère des vrais vivants. La pauvre Eve est aussi, hélas ! la mère des vivants, mais de ceux qui vivent de la vie trop naturelle, de la vie déchue.

Evidemment, il ne s'agit plus ici de béatitudes, mais d'infortunes. Par opposition, mais aussi par une sorte de mystérieuse correspondance aux béatitudes de Marie, ces infortunes d'Eve sont en elle à l'état de plénitude, même si nous les comparons à celles d'Adam moins pécheur que son épouse de la façon que nous avons dite. Il est moins pécheur au point de vue de sa foi, donc sans doute aussi semble-t-il de son humilité et de son obéissance.

La mère, c'est quelqu'un, ou plutôt quelqu'une qui donne la vie. L'aliment c'est quelque chose qui donne la vie. N'y aurait-il pas de grands mystères sous les paroles si simples du texte sacré, dont la simplicité même risque de nous faire prendre le change? C'est la femme qui « prit » le fruit qui « en donna

aussi à son époux ». Remarquons bien les deux mots : « prit » et « donna ». Donc c'est elle qui communique, même à lui, par une sorte d'influence maternelle, même sur lui. Sans doute, elle n'est pas la tête, elle n'est pas l'autorité et, à ce point de vue précis, S. Thomas nous a avertis que le péché d'Adam est plus grave que le sien. Si l'autorité n'avait pas capitulé en Adam, le péché ne se serait pas transmis aux descendants. Le péché d'Eve n'en reste pas moins le tout premier péché humain. D'autre part, ce qui est de la mère, en bien ou en mal, retentit toujours plus ou moins dans les enfants. Si nous sommes exilés de certaines merveilles de l'Eden, c'est peut-être parfois surtout en tant que fils d'Eve, *exsules ut filii Evæ*. On peut reconnaître là une sorte de primauté dans l'ordre matériel, dans l'ordre de dispositions qui réapparaîtront au cours de la postérité. Quoique la mère ne soit pas le principe premier de la génération, c'est souvent elle qui semble expliquer, dans les enfants, le plus de choses difficiles à préciser, les lignes précises venant plutôt du père. Ne faisons ici qu'une rapide allusion, une fois pour toutes, à la théorie thomiste de la génération qui domine de très haut plus d'une de nos vues. Malgré certaines apparences sensibles et les développements scientifiques qu'elles commandent, nous sommes bien forcés de respecter l'essentiel de cette théorie sous peine de ne pouvoir sauvegarder l'unité métaphysique de l'acte générateur. Comme toujours en pareil cas, bien des détails, bien des nuances nous avertissant pour ainsi dire de ne pas céder à tels ou tels entraînements intellectuels, se retrouvent, au moins à l'état de traces, au sein de constatations et d'expériences purement sensibles. On le sait, dans cette théorie, les dispositions se ramènent à la causalité matérielle. Or, c'est plutôt de ce côté qu'il semble que se décèlent bien des influences maternelles, tandis que celles du père se rattacheraient plus clairement à la causalité formelle et finale.

LA BÉATITUDE DE MARIE REMÈDE AUX INFORTUNES D'EVE

Les béatitudes de Marie peuvent être aussi considérées com-

me des sortes de remèdes aux morbides infortunes d'Eve, trop souvent héritées d'elle par nous, *nostro medelam vulneri*. De ces maladies ou de ces blessures, Marie seule détient les remèdes efficaces. Son obéissance répare la grande désobéissance première opérant dans toutes les désobéissances que sont les péchés actuels. Son humilité maternelle répare l'orgueil de la vie tel qu'il éclate dans la mère des vivants. Elle est trop vivante, hélas ! de ce côté-là, nous faisant trop vivre de son exaltation d'abord purement spirituelle comme l'exigeait son état, mais ensuite, après la chute, alourdie par tous les poids de la chair, infléchie de plus en plus vers la terre et même vers la fange. Que l'on parcoure la gamme descendante des tentations, des sommets au bas-fond, depuis la mère encore presque angélique jusqu'à ce lointain descendant, le jeune étudiant du Faust ! Gœthe est le disciple trop optimiste de Spinoza et c'est pourquoi le vieux Méphistophélès n'est qu'une copie déficiente de l'antique serpent. Mais c'est la même parole qu'il siffle toujours aux oreilles dociles : « Vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal. » Eve, dans sa fausse joie, a cru nous enfanter à la science définitive. Au prix de ses douleurs, l'humilité maternelle de Marie nous enfante à la vraie Sagesse.

Dans son orgueil et sa désobéissance, Eve communie à Adam quant à l'espèce de la faute. Le péché qui porte atteinte à la foi lui est propre. C'est pourquoi, par contraste, c'est la béatitude de la foi de Marie qu'exalte et proclame Elisabeth. Adam n'a pas manqué à la foi et Jésus n'a pas à la pratiquer. La béatitude de la foi est propre à la bénédiction de Marie, comme sa ruine est propre à la malédiction d'Eve. Le *beata quæ credidisti* se profile au bout des avenues de toutes nos annonciations, comme le *beati qui non viderunt* au bout des perspectives johanniques. Bienheureux ceux qui ne voient pas, mais auxquels la foi seule suffit. *sola fides sufficit !* Bienheureux ceux qui ne voient pas des yeux du corps, et c'est déjà très dur à des êtres faits pour connaître, dont toute la connaissance dépend de celle des sens ! Bienheureux ceux qui ne voient pas des yeux de l'esprit, et ceci est plus dur encore pour des êtres dont la connaissance propre est celle de l'intelligence ! Bienheureux ceux qui ne peuvent saisir

par l'intelligence les paroles que Dieu leur dit, paroles que par-dessus tout ils aiment et voudraient pénétrer ! N'oublions pas que ce dernier supplice est celui des plus grands saints, très particulièrement de Marie et de Joseph, à propos des premières paroles de Jésus, de leur enfant, qui nous aient été conservées, *non intellexerunt verbum quod locutus est ad eos.* Mais comme eux, les grands saints profitent de cette béatitude de ne pas voir pour se plonger toujours plus avant dans les abîmes de la foi, et l'Enfant Jésus leur tend sa petite main sur la route du retour à l'humble Nazareth.

Eve a péché en croyant au serpent. Il faut toujours que les hommes et surtout les femmes croient en quelque chose. Dans la mesure où baisse la foi en la parole de Dieu, c'est fatalement une autre foi et une autre parole qui prennent le dessus. Les femmes croient plus facilement au serpent que les hommes. Elles sont plus facilement séduites, de quelque genre de séduction qu'il puisse s'agir.

Marie efface la foi malheureuse et coupable d'Eve par la béatitude de sa foi : *Quod illa credendo deliquit hæc credendo delevit,* dit Tertullien. Ecoutons maintenant Bossuet : « Pour achever le mystère, Eve, séduite par le démon, est contrainte de fuir devant la face de Dieu et Marie, instruite par l'ange, est rendue digne de porter Dieu; Eve nous ayant présenté le fruit de mort, Marie nous présente le vrai fruit de vie, afin, dit S. Irénée (écoutez les paroles de ce martyr) « afin que la Vierge Marie fût l'avocate de la vierge Eve. *Ut virginis Evæ, Virgo Maria fieret advocata* ». (1er sermon pour la fête de l'Annonciation, prêché en 1660 aux Minimes.) La Mère de miséricorde se fait notre avocate à nous tous, *advocata nostra,* plaidant pour nous très particulièrement en tant que fils d'Eve, *ut filii Evæ,* donc, peut-on dire, si l'on parle tout à fait formellement, plaidant, à travers nous, pour notre pauvre mère Eve. Tout ceci s'appelle et s'entraîne dans la logique intime de l'incomparable *Salve Regina.* Ne serait-ce pas, dans l'Eglise, la plus ancienne forme de la dévotion à Marie que celle qui la considère ainsi en fonction d'Eve ?

Th. DEHAU, o. p.

" Prends mon fils, ce blanc vêtement "

CERTAINS chrétiens sont intrigués en rencontrant dans nos rues ou dans nos églises des religieux vêtus de blanc. Ils voient peut-être dans ce costume un luxe ne cadrant pas avec la pauvreté ou la simplicité religieuse. Or il n'en est rien. D'abord, au temps où ces ordres furent fondés la laine blanche (non teinte) était un signe de pauvreté. De plus la tradition de la plupart de ces ordres veut que ce soit la Très Sainte Vierge elle-même qui leur ait donné cet habit.

L'ordre des chanoines réguliers de Prémontré, fondé par saint Norbert en 1120, appartient à cette catégorie; c'est pourquoi nombreux sont ses écrivains qui ont expliqué la mystique de leur habit. Comme ils nous l'enseignent, ce vêtement symbolise, en effet, la pureté de leurs mœurs, le témoignage de la Résurrection du Christ qu'ils doivent prêcher, leur participation à la gloire du Christ et enfin le commencement en eux, dès ici-bas, de la vie éternelle.

La pureté des mœurs nous l'obtenons d'abord par la rémission de nos fautes; c'est le premier pas à faire. C'est bien ce que Philippe, abbé prémontré de Bonne Espérance, qui vivait au XII[e] siècle a vu dans l'habit blanc. « Les clercs qui, par humilité, sont groupés dans cette vallée de Prémontré, et qui, après avoir délaissé les dignités, ont embrassé le mépris des biens de ce monde, rejetant tout habit d'étoffes précieuses afin de pouvoir prêcher par la laine blanche la grâce de

leur rémission et faire aussi entrevoir la gloire espérée de la joie céleste, jouissent d'un grand privilège. Car le Seigneur nous a fait connaître que la laine blanche signifie la rémission des péchés en nous disant par le prophète Isaïe : *Si vos péchés sont rouges comme le vermisseau, ils deviendront blancs comme la laine* (*Isa.*, 14) (1). »

La pureté de nos mœurs se manifestera ensuite par nos bonnes œuvres qui feront éclater en nous notre justice. Un autre Abbé prémontré, Adam Scot, contemporain de Philippe, voit également ce symbole dans notre habit. « Voici, nous dit-il, ce que dit à l'ange de Laodicée dans l'Apocalypse *le Témoin fidèle et véritable, le Principe de la création de Dieu : je te conseille de m'acheter de l'or éprouvé par le feu, afin que tu deviennes riche* (*Apo.*, 3, 18). Ce qui signifie qu'en pratiquant l'équité de la justice nous devons acquérir la clarté de la sagesse selon qu'il est écrit : *tu désires la sagesse, observe les commandements et Dieu te la donnera* (*Eccli.*, 2, 33). Nous n'acquérons seulement de vraies richesses que lorsque nous possédons la sagesse qui nous vient d'en haut. Mais puisque cette sagesse brille intérieurement dans notre esprit, il faut également que la lumière de notre sainteté resplendisse dans nos œuvres. Voilà pourquoi l'Apocalypse ajoute aussitôt : *Revets-toi de blancs vêtements* (*Apo.*, 3, 18).

Ces blancs vêtements, ce sont nos œuvres éclairées par la beauté de la sainteté. Et si nous n'en sommes pas revêtus, nous serons tout honteux, manquant complètement de vertu; ce qui nous est conseillé d'éviter à tout prix car *la confusion de notre nudité apparaîtrait à tous* (*Apo.*, 3, 18). Nous lisons également un peu plus loin dans le même livre : *Qu'il y avait vingt-quatre vieillards revêtus de blanc* (*Apo.*, 4, 4). Ce sont à la vérité tous ceux qui ont brillé par la blancheur de leurs bonnes œuvres et qui sont les Douze Patriarches de l'Ancien Testament, remarquables par leur foi, et les Douze Apôtres du Nouveau resplendissants par leur doctrine (2). »

Adam fonde donc son assertion sur l'Ecriture Sainte qui nous dit aussi : *Qu'en tout temps vos vêtements soient blancs* (*Eccl.*, 9, 8). C'est-à-dire que nos membres évitent toute contagion charnelle et,

(1) Philippi Opera. Duaci 1621, Edition de Nicolas Chamart, p. 484.
(2) Adami Opera a D. Godefrido Ghiselbert. Antwerpiae 1659, p. 238.

ce qui est mieux encore, que nos œuvres, qui nous revêtent extérieurement, soient éblouissantes par l'éclat de la justice. Il constate enfin que dans le ciel les bienheureux *Se tiennent devant l'Agneau revêtus de robes blanches* (*Apo.*, 7, 9) et que *Ceux qui n'ont pas souillé leurs vêtements marcheront revêtus de blanc* (*Apo.*, 3, 4).

C'est donc à juste titre que nous pouvons voir dans l'habit blanc que nous portons le signe de notre justification et la splendeur de nos bonnes œuvres. Mais faisons attention. Comme saint Norbert nous l'enseigne dans le sermon qu'il adressait à ses fils : « Quant à ceux qui revêtus de cet habit éclatant de blancheur, sous un extérieur simulant l'innocence et la simplicité apparente de la colombe, sont, aux regards du Dieu qui voit nos plus secrètes pensées, tristement dépouillés de la dévotion qui fait le parfait religieux, ceux-là, s'ils ne se corrigent seront certainement condamnés aux tourments éternels de l'enfer », nos cœurs doivent être purs comme notre habit. Donc noblesse oblige. C'est ici que le dicton populaire : l'habit ne fait pas le moine, revêt toute sa force. Soyons logiques avec nous-mêmes; et mettons nos mœurs à l'unisson de notre habit.

Cette pureté des mœurs nous devons l'avoir en tant que chrétiens; mais plus encore qu'à tout autre chrétien elle nous est nécessaire puisque, par vocation, nous devons prêcher l'évangile.

Saint Norbert, ayant dû un jour régler un différend qui s'élevait entre ses fils, leur dit : « Une chose est incontestable : c'est que les anges qui annoncèrent la Résurrection du Sauveur étaient vêtus de blanc. Selon la pensée des saints pères, les anges qui étaient au tombeau du Christ représentaient les prédicateurs et les hommes évangéliques. Imitons donc par la couleur de nos habits la blancheur des anges et ne rougissons pas du scandale que le monde en pourrait prendre (3). » Il est clair que devant être les témoins du Christ et ses prédicateurs, nous devons nous rendre semblables aux anges qui ont annoncé sa Résurrection. Adam Scot nous le dit bien. Nous invitant à considérer les divers endroits où Notre-Seigneur s'est trouvé, — le

(3) G. Madelaine, Vie de saint Norbert, p. 137.

sein de la Vierge, la Crèche, la Croix et le Sépulcre — il nous indique les diverses étapes par où passe l'âme, avant d'arriver au stade qui, selon lui, est le plus parfait ici-bas : être avec le Christ dans le tombeau. « Et c'est là un grand sacrement, car ce mystère est lourd de sens. Aurons-nous cette clé de David qui nous ouvrira ce symbole ? Mais oui si nous considérons que les anges sont en blanc au tombeau précisément parce que dans ce même tombeau avait reposé le corps de Jésus (4). » En cet ultime lieu, le religieux mortifié laisse de côté toutes les choses sensibles; il ne désire plus rien; il vit hors du monde enfermé avec Jésus pour ne converser qu'avec les anges afin d'apprendre d'eux la manière d'annoncer le Christ et d'être son témoin. Et finement il nous fait remarquer que dans ces quatre lieux où il a plus particulièrement vu le Sauveur, il y a toujours eu une manifestation angélique, mais c'est seulement des anges du tombeau qu'il est dit qu'ils étaient vêtus de blanc. « Il en est ainsi, dit-il, afin que par cette singularité remarquable nous puissions attribuer à ce lieu une prérogative particulière qui le distingue des autres. Cette prérogative sera tout d'abord l'exultation de notre joie qui convient particulièrement au mystère de la Résurrection dont nous devons annoncer au monde la nouvelle, et ensuite l'exemple resplendissant de nos bonnes œuvres; et tout cela est bien signifié par notre vêtement (5). »

Si nous sommes vêtus de blanc, c'est aussi parce que nous participons à la gloire du Christ.

En effet, si d'une part, nous travaillons inlassablement à la diffusion de l'Evangile, nous devons d'autre part puiser dans la contemplation la science et la force nécessaires pour mener à bonne fin cette œuvre. C'est ce que nous enseigne l'épisode évangélique de la Transfiguration. De fait sur le Thabor, Notre-Seigneur transfiguré apparut aux Apôtres revêtu de blanc. Le Christ se montra ainsi parce que les trois Apôtres sont le vivant symbole de la raison, de l'intention droite et de la charité : trois degrés qui nous mènent au sommet de la contemplation qui

(4) Adami Opera, p. 241.
(5) *Id.*, p. 244.

est le Christ tout de blanc vêtu « qui se transfigure toutes les fois qu'il nous permet, après nous avoir retirés de toute connaissance sensible, de le contempler dans la clarté lumineuse de la foi (6) ».

Cette contemplation qui doit nourrir notre action, nous unissant à Jésus nous fera vivre de plus en plus de sa vie; elle nous fera en quelque sorte participer à sa gloire. C'est ce que semble comprendre saint Pierre qui, croyant que la vision ne passerait pas, demanda au Sauveur de faire trois tentes, parce qu'il désirait ardemment cette joie céleste symbolisée par les vêtements blancs du Seigneur. Mais afin que notre participation à la gloire du Christ soit possible, nous devons auparavant, comme il nous l'a indiqué lui-même, participer à sa passion. Ne lisons-nous pas dans l'Evangile que le Sauveur fut revêtu par Hérode d'une tunique blanche par moquerie ? Le blanc perdrait-il donc son symbolisme ? Non bien au contraire. Ecoutons ce que nous dit à ce sujet Gérard van Herdegon, prémontré de Tongerloo. « Pourquoi nous moquerions-nous de ce vêtement comme les ennemis ou les hérétiques ? En effet *le serviteur n'est pas au-dessus du Maître.* C'est là le mobile qui a inspiré à de nombreux saints le désir d'être non seulement moqués dans cet habit mais encore de mourir en le portant. Pour nous, il semble que notre Mère tutélaire ait voulu, que par notre habit, nous participions aux tribulations de son Fils, afin qu'ensuite nous puissions partager son Royaume, puisqu'il est écrit : *Celui qui aura vaincu sera revêtu de blanc* (*Apo.*, 3, 5). Elle semble aussi avoir voulu honorer d'une façon spéciale les enfants de son Ordre Blanc qui ont répandu ou qui répandront leur sang pour le Christ-Jésus. *Mon Bien-Aimé est blanc et rouge,* dit le Cantique; blanc par son habit et rouge par son martyre (7). »

Enfin cette participation à la gloire du Christ est pour nous dès ici-bas le commencement de la vie éternelle.

« Rappelons-nous ce qui est dit à l'ange de l'église de Sardes : *Celui qui aura vaincu sera revêtu de blanc* (*Apo.*, 3, 5). Le vêtement blanc est la récompense de la victoire. Lors donc que nous aurons

(6) *Id.*, p. 245.
(7) Gerardus van Herdegon. Edité à Bruxelles en 1650, p. 62.

vaincu Satan, le monde et nous-mêmes, nous mériterons de vivre de la vision béatifique dans l'agréable et heureuse société de Dieu et de ses élus, revêtus de notre propre immortalité qui est précisément ce vêtement blanc des élus... Nous serons donc revêtus des vêtements de la gloire qui conviennent aux anges et aux saints au nombre desquels nous appartiendrons. La blancheur de ces vêtements consistera essentiellement dans la clarté de la vision béatifique dont nous jouirons (8). »

Adam nous fait aussi remarquer que, si à l'Ascension du Sauveur, les anges sont vêtus de blanc c'est bien pour nous faire comprendre la joie éternelle qui fera notre consolation dans la récompense.

Or cette vie éternelle qui nous fera vivre dans la lumière de la vision béatifique — et la lumière est blanche — nous savons qu'elle commence dès ici-bas en nous par la grâce. L'habitation spéciale de la Très Sainte Trinité dans l'âme du juste est bien déjà ce commencement. Voilà pourquoi Philippe de Bonne Espérance nous dit : « Notre vie doit être bienheureuse puisque dès ici-bas nous portons la livrée des esprits célestes et que par conséquent nous devons aussi leur ressembler ainsi qu'à leur Roi dont Salomon a dit : *Mon Bien-Aimé est blanc* (Cant. 5) et le Sage : *La blancheur est le resplendissement de la lumière éternelle* (*Sap.*, 7). Nous sommes donc rendus conformes au Christ, puisque soit au dehors soit au dedans, nous sommes revêtus de sa blancheur. Alors si, malgré tous nos retards, nous nous confions à lui, et si surtout nous persévérons dans cette voie, nous ne redouterons plus les vicissitudes de la terre (9). » « Revêtons-nous donc, nous dit Adam Scot, de la blancheur des bonnes pensées et des bonnes œuvres afin que nous puissions un jour être trouvés dignes de revêtir la blancheur de l'éternelle félicité (10). »

Ainsi, puisque « vous avez souvent entendu dire que la blancheur du vêtement a coutume de représenter l'éclat de votre emploi, sachez qu'il représente aussi la majesté de votre félicité future. Là est le mérite et ici la récompense; et partout se trouve la joie que la blan-

(8) Adami Opera, p. 238.
(9) Philippi Opera, p. 485.
(10) Adami Opera, p. 246.

chœur en de nombreux textes de l'Ecriture a coutume de symboliser. Bien entendu, ici-bas cette joie sera surtout en espérance tandis que nous la posséderons éternellement dans le ciel (11). »

Terminons ces quelques considérations en expliquant pourquoi c'est le blanc et non pas une autre couleur qui symbolise nos bonnes œuvres et notre gloire éternelle. Pour cela, écoutons le Père Poucel. « Vous me demandez de savoir ce qu'est le blanc ?... Le blanc n'est pas une couleur, il est un chœur céleste fait de toutes les couleurs, lesquelles sont sept anges debout devant le trône de Dieu. Le blanc est fait de leur tourbillon lorsqu'elles se mêlent et dansent; il n'a d'autre âme que la joie de danser. Il est l'innocence même, un recommencement perpétuel de l'innocence perdue. Il réconcilie le ciel et la terre; je veux dire d'une part ce mystérieux ternaire d'en haut — violet, indigo, bleu — qui transparaît à l'envers du ciel, et de l'autre le quaternaire d'en bas qui naît avec le vert chlorophyllien de nos prés et de nos forêts et finit avec le rouge de notre amour et de nos crimes. Et ce ternaire et ce quaternaire réunis, font un septénaire qui est le sceau de la perfection puisque par lui les choses d'en haut et celles d'en bas sont ramenées dans l'Unité de la Blancheur (12). »

Cette page de mystique pleine de poésie demande quelques explications. Tout d'abord, la physique nous apprend que le blanc n'est pas une couleur mais l'unification des sept couleurs de l'arc-en-ciel. On connaît l'expérience du disque où sont peintes dans leur ordre ces couleurs et que l'on fait tourner; le disque alors apparaît blanc. La blancheur c'est la lumière. Les quatre couleurs inférieures qui composent cette lumière semblent appartenir à la terre, tandis que les trois supérieures sont toutes célestes. Et ces sept couleurs unifiées dans le blanc symbolisent bien l'union de la terre et du ciel. C'est l'union de Dieu avec l'homme; c'est le Médiateur. Dans la Bible le Médiateur est en effet marqué du chiffre 7; et, coïncidence surprenante, le mot hébreu signifiant 7 signifie aussi alliance divine. Et ce signe de l'alliance divine donnée à Noé est bien l'arc-en-ciel. Le Christ est réellement ce Médiateur car en lui réside la perfection du 3 unie à celle du 4.

(11) *Id.*, p. 241.

(12) V. Poucel, s. j., La Parabole du Monde, p. 289. Les explications que nous donnons sont aussi tirées de son œuvre.

La nature divine et la nature humaine se résolvent dans l'unité de sa personne.

Ce blanc, résultat des sept couleurs, pourrait être en quelque sorte la huitième couleur, l'Octave. Et nous y voilà. Tandis que le prisme disperse les couleurs, la lumière ressemble à une sphère qui saisit les sept couleurs « pour leur faire exécuter leur danse septénaire ». Si, en effet, le 7 signifie le sacré (13), le 8, lui, représente la perfection. Le sabbat était bien le jour sacré de la semaine, mais le dimanche, le jour de la Résurrection, était le huitième ou Octave. Et ce jour parce qu'il est octave est blanc. Du reste ce chiffre a toujours été tenu par les Pères pour le chiffre parfait. Voilà qui nous fait mieux comprendre le « octava perfectio est » de saint Ambroise (14).

Le blanc est donc la perfection des couleurs. Il est la lumière créée, image de la Lumière incréée qui est Dieu. Voilà pourquoi les élus comme les anges sont dits revêtus de blanc. C'est aussi pour cette raison que les chrétiens qui sont en état de grâce sont aussi mystiquement revêtus de blanc puisque la grâce est « inchoatio vitæ æternæ ».

Notre robe blanche est donc le symbole de la sainteté et de l'innocence ici-bas, commencement de la Gloire éternelle qui sera notre suprême récompense. Et aussi bien sur cette terre que dans le ciel, cette sainteté et cette innocence feront tressaillir nos cœurs de joie. Voilà pourquoi la lumière nous donne la joie.

Cette connaissance du symbolisme de notre saint habit, doit donc nous en donner une haute estime et nous le faire chérir par-dessus tout, car il est la livrée de Dieu, apportée à saint Norbert par la Très Sainte Vierge; il est cette lumière qui nous fera vivre éternellement dans la joie aux pieds du Trône de l'Agneau.

Saint-Michel-de-Frigolet,
Octobre 1947.

Joseph ANDRÉ,
O. Prem.

---

(13) Les 7 sacrements; les 7 dons du Saint-Esprit; les 7 anges qui se tiennent devant le trône de Dieu; la semaine elle-même, etc., etc.

(14) Il serait très intéressant d'étudier d'après les Pères cette théologie de la lumière.

QU'ATTEND-ON DES SÉMINAIRES?

I

LE PROBLÈME

Un problème toujours actuel.

On a beaucoup parlé des grands séminaires en ces dernières années. On en parle encore beaucoup. Chose étonnante : ce ne sont pas toujours les supérieurs et professeurs de séminaire qui en parlent le plus, qui en écrivent le plus, qui en discutent le plus. Il semble que tous les prêtres aient leur mot à dire sur le séminaire, son rôle, ses insuffisances actuelles, ses réformes désirables. En tous cas, je n'ai guère assisté à un seul Congrès national ou à une seule Assemblée diocésaine, sans que la question du séminaire ait été évoquée d'une manière ou de l'autre. Inévitablement, à constater certaines imperfections dans la formation ou l'information du clergé, on en arrivait à crier haro... sur le séminaire. Que ce fût à raison ou à tort, peu importe ici. Le fait montre à l'évidence que l'éducation des clercs intéresse et même passionne le clergé dans son ensemble et est loin de laisser indifférents les laïcs, surtout d'Action Catholique, qui se préoccupent d'avoir des aumôniers, attentifs à leurs besoins spirituels.

S'il en a toujours été ainsi, il faut dire pourtant que le problème n'a jamais paru si actuel. On le comprend facilement.

Le monde évolue rapidement. A monde nouveau, clergé nouveau. Et à clergé nouveau, séminaire nouveau.

Que sera ce séminaire nouveau ?

Le malaise des séminaires.

La question est d'autant plus pressante qu'elle ne se pose pas seulement entre prêtres ou entre éducateurs responsables du clergé. Elle se pose à l'intérieur même des séminaires. A force de lire dans les revues ou d'entendre dans les conférences les discussions qui s'échangent à ce sujet, les séminaristes ont senti se lever en eux le désir de réfléchir sur la formation donnée au séminaire. D'un bout de la France à l'autre — car je crois que le phénomène est universel — on devine, à des degrés d'intensité variable suivant les régions, une effervescence, une sorte de crise de croissance, qui se manifeste par un certain malaise. Il semble que l'on ait conscience qu'il y a quelque chose à faire pour adapter nos séminaires aux exigences de la vie moderne. Mais comme on ne sait pas exactement ce qui est nécessaire, on tâtonne, on ouvre des perspectives, on s'engage dans telle ou telle initiative, on essaie, comme l'on dit, « des expériences ». On consigne ensuite réussites ou échecs et l'on modifie de jour en jour l'épreuve suivant les résultats constatés.

C'est en ce sens qu'on peut parler de malaise. Mieux vaudrait dire qu'on est à la recherche d'un équilibre, car il y a souvent, avouons-le, deux séries de forces qui, si elles ne s'opposent pas absolument, sont loin de converger dans un élan commun, d'où précisément cet équilibre instable, ce malaise obscur, signe d'une vie qui s'éveille.

Les causes du malaise.

En effet, il y a les forces de la jeunesse, d'une jeunesse qui s'ébroue, impatiente d'agir ou au moins de trouver les lignes de son action et chez qui les illusions, l'imagination, la puissance d'invention créatrice, le goût du réel constituent un

complexe assez caractéristique de la génération actuelle. On n'a pas le droit de reprocher aux jeunes, qui sont généreux, de penser à la préparation de leur avenir, qu'ils discernent confusément. On ne peut pas leur dénier le droit de prendre en une certaine mesure la responsabilité de leur propre formation, en un temps où l'on développe chez tous le sens de la responsabilité. Mais on peut se demander légitimement s'ils ont les éléments nécessaires pour fixer la part de leurs responsabilités et s'ils ont l'expérience indispensable pour en déterminer l'étendue et les modalités.

Et d'autre part, il y a les forces de la tradition, ou d'une prétendue tradition, qui servent de frein à cette exubérance juvénile. Les professeurs de séminaire, formés à une autre discipline, éprouvent une difficulté à se laisser entraîner dans une voie où ils aperçoivent des écueils. C'est une pente naturelle à l'esprit humain de vouloir éduquer les autres comme on l'a été soi-même. On a peine à croire que des méthodes qui ont fait leurs preuves doivent être abandonnées ou même sérieusement transformées, sans espoir de retour.

De ce conflit entre les forces de la jeunesse et les forces de la tradition naît précisément le malaise auquel nous faisons allusion. Il est d'ailleurs souvent accru du fait que les professeurs de séminaire sont eux-mêmes partagés. Les plus jeunes d'entre eux seraient plus facilement accessibles à l'appel des générations nouvelles et seraient davantage portés à répondre au besoin de changement qui travaille les séminaristes. Les plus anciens, au contraire, sont instinctivement enclins à raidir leur attitude pour sauvegarder le patrimoine des expériences passées.

La question préjudicielle.

Pour résoudre ce conflit, il y a lieu d'examiner d'abord une question qui domine tout le débat. Qu'est-ce que le séminaire ? A quel but répond-il et quelle est sa nature ?

Négativement, il est facile de le définir. Ce n'est ni un collège, ni une sorte de lycée préparant à un diplôme ouvrant sur une

des nombreuses carrières entre lesquelles le jeune homme a le choix. Ni une Ecole Supérieure, donnant une formation spécialisée pour une profession technique. Ni une Faculté, assurant avant tout une culture d'ordre intellectuel. Ni même, comme dans les Ordres religieux, un noviciat, limité à la formation spirituelle, suivi d'un scolasticat, orienté surtout vers les études théologiques.

On s'accorde assez généralement à dire que le séminaire diocésain doit jouer simultanément pour les clercs le rôle que jouent successivement chez les religieux le noviciat et le scolasticat. Mais ce n'est encore là qu'une définition formelle, qui reste dans l'abstrait et qui n'envisage pas assez le contenu même de la formation requise du séminaire.

A y réfléchir, il me semble que le séminaire, *le séminaire d'aujourd'hui, est une école où se prépare le prêtre de demain.* Il n'est pas tourné vers le passé, mais vers l'avenir. Il n'est pas une répétition de ce qui s'est fait, mais une projection de ce qui se fera. Toute l'éducation d'ailleurs en est là. Considérer le séminaire comme un milieu fermé, ayant en lui-même son but, c'est le couper de la vie pour laquelle il est fait et qui est essentiellement mouvement et progrès. Il doit être ouvert sur la vie, déboucher dans la vie. Il en va tout autrement d'un monastère contemplatif, où l'on entre pour y rester, où l'on participe dès le début à un mode d'existence qui restera substantiellement le même. Le séminaire est une transition, un passage. On ne vient au séminaire... que pour en sortir. On traverse le séminaire. On ne s'y arrête pas toute sa vie.

S'il en est ainsi, deux questions nouvelles se posent immédiatement. *Que sera le prêtre de demain ? Comment préparer le prêtre de demain ?*

Que sera le prêtre de demain ?

Cette question est très importante, car on risque de mal la poser. On peut être tenté d'insister uniquement sur les conditions nouvelles faites au prêtre dans l'état de civilisation actuelle. On peut être tenté de n'envisager que certains aspects, impor-

tants certes, mais qui ne constituent pas le rôle intégral du prêtre, comme par exemple, son caractère missionnaire, son caractère communautaire, etc... Beaucoup d'auteurs, qui ont écrit récemment sur le sacerdoce, s'en tiennent à ce point de vue, qui rétrécit singulièrement le problème et ne fait pas état de toutes les données nécessaires.

Avant d'être *le prêtre de demain,* il faut être *le prêtre de toujours.* Autrement dit, il y a dans le sacerdoce des éléments essentiels, qui échappent relativement à la durée, et des éléments secondaires, qui sont fonction du temps et des circonstances.

Si l'on veut avoir une notion pleine du sacerdoce, il faut donc rappeler avant tout ce qui constitue le prêtre, les vertus et dispositions qui lui sont nécessaires, quel qu'il soit et à quelque temps qu'il appartienne. Il suffit de relire l'Encyclique de Pie XI sur le sacerdoce chrétien pour avoir une connaissance synthétique des fonctions sacerdotales et des vertus qu'elles requièrent. On y verra que le prêtre, serviteur de Dieu et *alter Christus,* est le ministre du Sacrifice eucharistique, le dispensateur des mystères divins en faveur du Corps mystique, le sanctificateur des âmes par les Sacrements et spécialement par le sacrement de Pénitence, le ministre du verbe et l'apôtre de la vérité, l'homme de la prière et de l'intercession. Ces fonctions sublimes exigent de lui qu'il y apporte une grande sainteté de vie caractérisée par la piété, la chasteté, le désintéressement, le zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, l'esprit de discipline et d'obéissance, la science de la foi et de la morale chrétienne. Voilà ce qu'il ne faut pas oublier. Voilà le programme dont il faut avant tout s'inspirer dans la formation ecclésiastique. Tout le reste peut venir par surcroît, à condition que soient assurés les éléments essentiels du sacerdoce.

Ces fonctions et ces vertus, en s'incarnant dans un milieu vital déterminé, prendront une orientation spéciale et nous voyons alors apparaître les éléments secondaires du sacerdoce. Il est d'ailleurs malaisé de les analyser avec précision. Nous connaissons bien les conditions présentes dans lesquelles se développe le ministère du prêtre, mais qui nous garantit que l'avenir ressemblera au présent ? Pourtant il faut bien agir et

se décider. On peut le faire sans trop de chances d'erreur, si, au lieu de s'arrêter aux détails matériels, aux situations concrètes, on essaie de déterminer les tendances profondes qui se font jour dans la recherche de l'idéal sacerdotal. Or il semble qu'il y ait chez les prêtres de la jeune génération un ensemble d'aspirations assez communément répandues. On s'accorde à peu près sur les points suivants :

1. - Le prêtre doit avoir *l'esprit missionnaire*, car, le monde étant déchristianisé, il s'agit non seulement d'entretenir les fidèles dans la pratique de la vie chrétienne, mais de conquérir ceux qui sont étrangers à l'Evangile ou de reconquérir ceux qui s'en sont éloignés.

2. - Le prêtre doit avoir *l'esprit d'Action Catholique*, car, en vertu des exigences de la situation religieuse actuelle et des consignes pontificales, les laïcs sont appelés à participer à l'apostolat hiérarchique de l'Eglise dans l'Action Catholique et il appartient aux prêtres de les former à cet apostolat.

3. - Le prêtre doit avoir *l'esprit communautaire*, car les problèmes d'apostolat ont pris une ampleur et présentent une complexité qui supposent une mise en commun des efforts individuels et un travail en équipes de vie ou d'action.

4. - Le prêtre doit avoir *l'esprit liturgique*, car il y a un mouvement qui se dessine au sein même des fidèles en faveur de la Liturgie, un appel à la vie et au culte liturgiques, un désir de participer aux Mystères de l'Eglise, et le prêtre ne peut pas négliger un moyen d'enrichissement spirituel qui paraît particulièrement efficace à l'heure actuelle.

5. - Enfin le prêtre doit avoir *l'esprit social*, non qu'il ait à intervenir directement dans les questions temporelles, mais le domaine de l'économique et du social a pris une telle extension dans la société moderne que le prêtre ne peut être ignorant de problèmes, où il lui revient de fixer la doctrine de l'Eglise à ce sujet.

Ces remarques faites, on peut se demander maintenant comment préparer le prêtre de demain.

Comment préparer le prêtre de demain ?

Si le séminaire a pour but de préparer au sacerdoce de demain et si la notion de sacerdoce implique un double aspect, essentiel et secondaire, il s'ensuit que la formation ecclésiastique comporte elle-même une double préparation. On se rend compte que négliger l'un ou l'autre des aspects du sacerdoce serait faire œuvre incomplète.

Remarquons d'abord que l'essentiel doit être tenu pour tel et qu'il faut donc assurer en première ligne les dispositions fondamentales qui appartiennent au sacerdoce de toujours. Elles ont, si je puis dire, une valeur de permanence et de solidité qui leur méritent la primauté dans la formation cléricale. Elles sont indiscutables. Les éléments secondaires, actuels du sacerdoce ne le sont pas au même titre, puisque, nous l'avons dit, ils sont liés à des conditions de vie mal prévisibles et à des exigences modifiables au cours du temps. Cette remarque ne va pas à diminuer leur importance, qui est au contraire plus grande que jamais en vertu même de leur actualité, mais souligne seulement leur relativité.

De plus, il ne s'agit pas de juxtaposer ces deux préparations et d'amalgamer vaille que vaille des méthodes en soi peu cohérentes. La formation doit être une. Il faut intégrer les éléments secondaires aux éléments essentiels, moins par un mélange, que par une sorte de combinaison, d'où résulte, au sortir du séminaire, un être nouveau et doué d'unité, le prêtre de demain.

Nous sommes restés jusqu'ici dans le domaine des principes. Essayons maintenant de voir comment, *in concreto*, peut se concevoir cette formation ecclésiastique ou du moins dans quelles directions il y a lieu de chercher la solution pratique au problème que nous avons posé.

II

RECHERCHE D'UNE SOLUTION PRATIQUE

Au risque de paraître compliquer les choses, je dirai que la

formation des séminaristes me semble devoir se faire — et tout au long du séminaire — sur trois plans. On aimerait mieux sans doute pour la simplicité des solutions qu'il en fût autrement, mais c'est la vie qui commande. Et il y a des complexités qu'on ne peut pas réduire sans risquer précisément d'étouffer la vie qu'on prétend développer.

Donc trois plans. *Le plan de base*, qui comporte l'éducation sacerdotale en ce qu'elle a d'essentiel et de permanent. *Le plan d'actualisation*, qui s'applique à adapter la formation de base aux circonstances actuelles. Enfin *le plan d'initiation pratique*, qui fait passer de la théorie à la pratique, qui donne l'occasion de réaliser et de contrôler par l'expérience ce qui est vue de l'esprit, qui amorce la transition entre la vie de séminaire et la vie de ministère.

Tout cela va s'éclairer par des exemples. Mais affirmons tout de suite que si ces plans sont distincts aux yeux de l'analyse, ils ne sont ni séparés en fait ni nécessairement successifs. Pour la clarté du sujet, il faut bien distinguer les choses, mais il est non moins certain que la vie elle-même du séminaire se charge d'opérer la synthèse et il n'est pas nécessaire qu'on puisse discerner, dans le détail des jours, chacun des plans à ses arêtes tranchées.

A. - Le plan de base.

C'est celui où s'élabore ce que nous avons appelé l'élément essentiel du sacerdoce.

Du jeune homme qui arrive du Petit Séminaire ou d'un collège chrétien ou du Lycée, il faut faire un homme et il faut faire un prêtre.

La formation de l'homme.

En faire un homme, cela pose la question si actuelle de l'humanisme chrétien. Cette question, non seulement il ne faut pas l'écarter, mais il faut la regarder bien en face. On a mieux compris de nos jours que si le prêtre est un *consacré* et, en un certain sens, un *séparé*, il doit être aussi *un incarné*. Parce que le prêtre doit agir dans le monde, parce qu'il doit être le levain

du monde, parce qu'il doit être dans le monde sans être du monde, et parce que le monde est livré à des forces qui se combattent et entre lesquelles il faut choisir, il est nécessaire que le prêtre soit pleinement homme, qu'il soit un homme assez fort pour dominer le monde sans être dominé par lui. Les vertus naturelles lui sont plus que jamais nécessaires. Cela n'est pas vrai seulement du séminaire. Cela est vrai pour tout chrétien. Cela est vrai de toute éducation sérieuse. Mais enfin la question se pose aussi pour le séminaire. .

Il faut avouer que nous avons, je crois, un progrès à réaliser sur ce point. On n'a peut-être pas assez insisté : sur *l'éducation physique,* nécessaire pour avoir son corps bien en mains et en faire un instrument docile et résistant; — *sur le sens de la responsabilité,* qui fait prendre en charge la direction de sa propre vie et prépare à assumer aussi celle des autres; — *sur l'intelligence des problèmes de vie,* qui fait entrer dans l'âme d'autrui pour comprendre ses difficultés, ses cas de conscience et qui permet de donner des solutions objectives.

C'est pourquoi le séminariste, à son premier contact avec le monde, par exemple au service militaire, est souvent dérouté, hésitant, gauche et se replie sur lui-même ou au contraire s'abandonne peu à peu à l'ambiance du milieu qui lui fait perdre pied et l'entraîne vers le médiocre.

Est-ce à dire que cette culture de l'humanisme chrétien ne puisse se réaliser qu'en dehors du séminaire et parmi les hommes ? Certains semblent le croire, qui voudraient faire acquérir ces vertus humaines par les séminaristes au cours de stages en usine ou en paroisse, et par des expériences de vie apostolique, qui les obligeraient à prendre parti. Les stages peuvent être utiles en certaines circonstances; nous en reparlerons tout à l'heure. Mais ils n'ont pas une efficacité automatique. Ils servent à essayer ses forces, mais pas nécessairement à les acquérir.

Or, avant de les essayer, il faut les acquérir et c'est l'œuvre propre du séminaire. Comment ? Je pense que la vie de séminaire est par elle-même susceptible de développer ces qualités de force, d'énergie, d'initiative, de conscience de ses responsabilités, d'ouverture et de complaisance vis-à-vis d'autrui, si on

la vit à plein, si on se donne sans réserve au séminaire au lieu de subir passivement la discipline et, comme on dit, « de se faire sa petite vie ». Ce doit être la préoccupation constante des directeurs de séminaire de stimuler non seulement la bonne volonté des élèves, mais leur volonté tout court. Les occasions ne manquent pas, si on sait les faire naître, d'acquérir cette ascèse du corps par la discipline du lever, par une gymnastique matinale, par une pratique rationnelle du sport, sans compter l'habitude de la chasteté, qui est le meilleur moyen d'être maître de soi.

Le sens des responsabilités, on peut l'éveiller, en élargissant le champ de l'initiative et de la liberté dans le cadre même du séminaire, à mesure que se développe la conscience, qui permet la confiance de la part des maîtres. Confiance et conscience doivent s'engendrer mutuellement. Autorité et liberté doivent se répondre spontanément. Plus un élève est persuadé qu'il « fait » lui-même son séminaire, plus il est libre au vrai sens du mot, c'est-à-dire indépendant de ses passions et de ses faiblesses, moins l'autorité a à intervenir d'une manière contraignante. Il lui suffit d'indiquer l'orientation à suivre; c'est à l'effort personnel qu'il revient de s'y conformer librement.

Quant à l'intelligence des besoins d'autrui, elle se réalisera si le clerc pense aux autres, agit avec les autres, au lieu de s'hypnotiser sur sa formation personnelle. Beaucoup d'élèves trouvent que le séminaire n'est pas épanouissant. Il leur semble qu'ils ne vivent vraiment que pendant les vacances, alors qu'ils éprouvent au séminaire l'impression d'un poids qu'ils portent sur leurs épaules et qui paralyse leur élan. Cela vient de ce que, d'une part, ils confondent la vie vraie avec la possibilité de faire ce qui leur plaît, c'est-à-dire pratiquement de ne pas faire grand' chose, sinon ce que leur suggère leur caprice ou leur besoin d'activité spontanée. Et cela vient d'autre part de ce qu'au séminaire ils vivent trop sur eux-mêmes et pour eux-mêmes. S'ils pensaient davantage aux autres, à leurs peines, à leurs difficultés, à leurs joies aussi, s'ils mettaient davantage en commun leurs désirs, leurs aspirations, leurs projets d'avenir, leurs études, leurs loisirs, leurs veillées, ils sentiraient leur

âme s'élargir, se détendre, s'épanouir dans une atmosphère plus joyeuse, plus rayonnante, à la fois plus humaine et plus surnaturelle. D'ailleurs il y a un très gros progrès dans les séminaires depuis quelques années à ce point de vue. L'individualisme, reflet de l'égoïsme, tend à faire place à l'entr'aide fraternelle, issue de la charité. Les équipes de vie et de travail, les veillées en commun, les préparations liturgiques collectives y sont pour quelque chose. C'est dans ce sens qu'il faut continuer à progresser.

De tout ce qui vient d'être dit, il sera facile de conclure que l'humanisme chrétien peut se développer au séminaire, sans qu'il soit nécessaire de bouleverser le règlement de nos Maisons et sans faire appel à ces « réformes de structures » qui risqueraient de transformer nos séminaires en Ecoles de cadres ou en Ecoles d'application, faites pour d'autres milieux et d'autres circonstances.

Mais il ne suffit pas de faire du séminariste un homme, il faut en faire avant tout un prêtre.

La formation du prêtre.

A quelques nuances près, dès qu'on essaie de formuler un plan de formation sacerdotale, les idées et les perspectives s'ordonnent autour de ces trois centres :

formation intellectuelle,
formation morale et spirituelle,
formation apostolique.

Former l'homme de doctrine, l'homme de prière, l'homme d'action apostolique, tout se ramène à cela.

La formation intellectuelle.

Pour chercher comment former l'homme de doctrine, on est amené à envisager l'enseignement au séminaire. On reproche à cet enseignement d'être trop livresque, d'exiger plus de mémoire que d'intelligence, de présenter la vérité en tranches découpées, de faire travailler la tête plus que le cœur, d'être plus tourné vers le passé que vers l'avenir, d'apprendre la doctrine plutôt

que de la faire vivre. D'où certains « réformateurs » préconisent un enseignement plus synthétique, plus proche de la vie, se développant à partir de problèmes concrets, faisant une place plus importante aux erreurs actuelles qu'aux erreurs passées, ayant sans cesse le souci de se référer au réel, esquissant au moins le sens dans lequel l'enseignement doit se prolonger en prédication et en apostolat.

Tout n'est pas à louer dans la méthode traditionnelle d'enseigner la théologie et tout n'est pas à critiquer dans une méthode qui commence à se faire jour. Le rapport de Son Exc. Mgr Guerry, approuvé par l'Assemblée des Cardinaux et Archevêques, a insisté fort à propos sur la nécessité de rendre la théologie vivante. Les dimensions de cet article ne me permettent pas d'exposer le problème dans toute son ampleur. Il me semble utile de faire au moins quelques remarques.

Je crois dangereux pour les esprits non-formés que sont nos séminaristes au début de leurs études, d'avoir l'obsession de la synthèse. La démarche normale de l'esprit, qui plus est, la démarche scientifique, demande que l'analyse précède la synthèse. A ne présenter que des exposés synthétiques, on risque de ne donner que des aperçus superficiels, confus et sans documentation profonde. Qu'on fasse une introduction synthétique de la doctrine pour en indiquer les grandes articulations, qu'on réunisse à la fin du cours les données de l'analyse pour montrer comment elles se fondent dans l'unité du Plan divin, d'accord. Mais il faut garder sa place à l'analyse dans chaque traité. C'est le seul moyen d'étudier toutes les questions et de les approfondir pour elles-mêmes. On ne peut pas tout dire à la fois. Force est bien, pour être clair, de décomposer les problèmes et d'en discerner les différentes étapes. Si l'on veut dépasser le niveau d'un simple « Cours de Religion » et acquérir une vraie science théologique, il faut se résigner à aller pas à pas dans la découverte des grandes thèses dogmatiques et morales. Un exposé brillant, par les sommets, peut convenir à des élèves qui ont peiné sur le détail. Mais les débutants sont incapables, à première vue, de discerner ce que le professeur a ramassé de substance dans son texte dense et concis. Ils peuvent avoir le sentiment d'une belle

fresque théologique, qui enchante leur imagination et flatte leur émotivité, mais les idées ne sont pas entrées profondément dans leur esprit et ils ne conserveront qu'une esquisse mal débrouillée, où les valeurs ne sont pas distinguées. On le voit bien, quand on interroge les élèves. La précision fait défaut, même quand le professeur s'est efforcé de clarifier le sujet en l'examinant dans ses détails. A fortiori en est-il ainsi, quand on s'est contenté de brosser un tableau d'ensemble.

Une autre remarque. On se plaint de ce que les manuels de théologie s'intéressent plus aux erreurs passées qu'aux erreurs modernes. Et pourtant, dit-on, c'est aux erreurs modernes que le prêtre de demain aura affaire. Je concède volontiers que les manuels, en se répétant l'un l'autre, se sont paralysés. Par exemple, le traité de l'Eglise est trop souvent conçu en réaction contre le protestantisme. D'où on a été amené à développer les questions relatives à la constitution même de l'Eglise, à sa hiérarchie, à ses pouvoirs, etc... au détriment de la vie elle-même de l'Eglise et de sa réalité de Corps Mystique, qui a tant de faveur en nos jours. De même les querelles trinitaires ont cessé de passionner nos contemporains et les objections d'aujourd'hui relèvent plus de l'agnosticisme ou de l'idéalisme que de l'arianisme ou du sabellianisme. Mais si l'on comprend que la théologie est non seulement un corps de doctrine, mais une histoire, l'histoire de la pensée chrétienne à partir du dogme révélé, on se rendra compte que pour saisir à fond la doctrine théologique, il faut savoir comment elle s'est développée à travers les hérésies qui ont voulu lui faire perdre sa pureté. D'ailleurs les erreurs se répètent sous des modalités différentes et il est souvent utile, pour situer une erreur moderne de voir comment elle est le résultat d'une tendance de l'esprit qui, elle aussi, s'est développée au cours de l'histoire des idées. Ce lien entre le passé et le présent nous montre comment la théologie est vivante.

Ceci nous conduit à une troisième remarque. Dire que la théologie doit être vivante veut dire qu'elle doit être vivante en elle-même, mais également qu'elle doit être vivante en nous, vécue par nous, qu'elle doit nous aider à vivre. Avouons que la théologie dogmatique a été souvent enseignée d'une manière

trop spéculative, comme un problème de l'esprit et non comme un problème de vie. D'où cette impression de sécheresse qui se dégage de tant de manuels. Mais à côté du manuel, il y a l'homme, le théologien. C'est à lui surtout à rendre la théologie vivante, ou mieux : vivifiante. Le progrès désirable est à opérer plus encore dans le théologien que dans le manuel. Si le professeur vit lui-même de sa théologie, il communiquera la vie par le rayonnement de sa pensée, de sa parole, de son action. Nous avons tous connu de ces maîtres qui répandaient l'ardeur et le feu par la manière dont ils animaient leur cours et créaient un enthousiasme collectif. Quand on a rencontré dans sa jeunesse un Maître au sens plein du mot, on ne l'oublie plus. Les années peuvent passer, son enseignement demeure. Et il n'y a pas de meilleure façon de rendre la théologie vivante.

La formation spirituelle.

C'est précisément dans cette direction que doit être aussi poussée la formation morale et spirituelle. Il arrive parfois dans les séminaires qu'il y ait, sinon divorce, au moins séparation entre l'éducation de l'esprit et l'éducation du cœur et de la volonté. D'un côté, les études; de l'autre, les exercices de piété. Il faut réaliser l'unité par l'esprit de foi. Une ascèse, coupée de ses racines théologiques, est nécessairement caduque. Un règlement et même des exercices spirituels ne peuvent être efficaces que s'ils s'alimentent à une vie de foi. Toute discipline doit être intérieure. On se plaint dans beaucoup de séminaires que les élèves manquent de cette foi pratique dans les détails de leur vie quotidienne. Et ceci est très grave. Tant qu'ils n'auront pas compris que leur âme tout entière — esprit, cœur, volonté — doit être imprégnée par l'Evangile, ils n'auront pas l'esprit du Christ, ils n'auront pas une âme sacerdotale. L'écueil n'est pas vain, illusoire; l'expérience est là pour le prouver. Mais dès qu'une vie est dominée par la foi, tout prend une valeur surnaturelle : obéissance, travail, loisirs, Il n'y a plus compartimentage, succession d'activités diverses et incohérentes. Si l'on n'obtient pas des séminaristes qu'ils envisagent tout sous l'angle de la foi, on perd son temps à changer l'horaire

des journées, à multiplier les détentes, à renforcer les consignes, à recommander le silence, à gémir de l'inobservation du règlement. L'effort est à porter dans ce sens; le reste suivra, et facilement. On sera peut-être amené à faire quelques modifications dans l'organisation du séminaire pour se prêter aux exigences de la vie moderne, mais il ne s'agira que de détails. Le cadre général n'a pas tellement à être changé; il est à base de silence, de réflexion, d'effort, de renoncement. Ce sont des moyens éprouvés par l'expérience. Rien ne les remplacera. Mais il faut les vitaliser par l'esprit de foi, qui les fera, non accepter passivement, mais consentir librement.

La formation apostolique.

Reste la formation apostolique. Elle ne peut être donnée d'une manière efficace que grâce à une participation réelle à l'apostolat ; convenons-en franchement. Nous verrons tout à l'heure comment se conçoit cette initiation au ministère.

Mais une application technique et pratique, aussi concrète qu'on le veuille, ne constitue pas à elle seule une formation apostolique complète. Et l'exemple de jeunes prêtres, tourbillonnant dans une activité fiévreuse au bout de quelques mois de ministère, montre assez qu'il ne suffit pas « d'agir » pour exercer un apostolat surnaturel et profond, une action durable imprimant sa trace pour toujours.

Il y a autre chose et c'est bien cette « autre chose » que le séminaire peut et doit s'efforcer d'obtenir : une âme d'apôtre, c'est-à-dire une âme vivant habituellement de la charité, tournant le dos à l'égoïsme et hantée par « le sens de l'autre ». Que l'action donne à la charité des occasions de se manifester et même soit source de charité par ses exigences mêmes, on l'accordera facilement. Mais à côté de l'action, il y a aussi les convictions, à acquérir par un effort de réflexion et d'approfondissement personnel. De « voir » la misère nous rend certainement plus pitoyables aux malheurs d'autrui. Mais pour voir, il faut « des yeux », les yeux de la charité, sans lesquels on peut passer à côté de la souffrance sans la reconnaître et surtout sans en éprouver le contre-coup douloureux. Le sémi-

naire a pour but d'ouvrir les yeux de la charité pour que, le moment venu, ils se posent sur le monde, comme le regard de Jésus sur les foules sans pasteur. *Misereor super turbam...*

Certains séminaristes manquent de zèle, mais dans l'ensemble l'ardeur et l'élan sont de leur âge. Ce qui manque, c'est la teneur surnaturelle de leur activité. Ils ont plus le besoin naturel d'agir qu'une vraie charité. Il n'est donc pas tant nécessaire de les pousser à agir que de les entraîner à un amour désintéressé, à un zèle émanant du Saint-Esprit. Une âme humble, généreuse, docile à la grâce et débordante de charité ne manquera pas d'esprit apostolique, quand l'heure sera venue de passer du silence à l'action.

B. Le plan d'actualisation.

Tout ce que nous avons dit jusqu'ici vaut pour la formation du prêtre en général. N'avons-nous pas déclaré qu'il fallait aussi éduquer dans le prêtre le ministre de demain ? Comment « actualiser » la formation sacerdotale générale ?

Nous avons affirmé plus haut que le prêtre de demain devait avoir l'esprit missionnaire, l'esprit d'Action Catholique, l'esprit liturgique, l'esprit communautaire, l'esprit social.

S'agit-il d'ajouter à la vie du séminaire des activités missionnaires liturgiques, communautaires, etc.. ? Ou s'agit-il de créer un esprit, une mentalité, une âme missionnaire, liturgique, communautaire, etc.. ?

Une option s'impose. Il y va de la conception du séminaire.

Si l'on prétend exercer les clercs à la vie missionnaire, liturgique, sociale, il faudra transformer la vie normale du séminaire, il faudra concevoir un régime où ils auront part aux initiatives missionnaires, où ils auront des responsabilités apostoliques, où ils prendront un contact fréquent avec les Mouvements d'Action Catholique, où ils organiseront des manifestations liturgiques dans un milieu réel, où ils pourront mettre en œuvre les méthodes actives d'apostolat, où ils seront mêlés aux problèmes de la vie sociale.

Or, cela me paraît extrêmement grave, de bouleverser le

régime même du séminaire. Un séminaire est une Institution. Cette Institution ne s'est pas faite en un jour; elle est le résultat d'une longue expérience, contrôlée par l'Eglise. On ne joue pas avec les Institutions. On ne les modifie que prudemment. Une lente évolution est peut-être nécessaire. Une révolution risque d'être une catastrophe. D'ailleurs, les méthodes changent, les aspirations aussi. Faudra-t-il donc que le séminaire soit sans cesse le champ d'expériences nouvelles et qu'on aille de tâtonnements en tâtonnements ?

Et pourtant il y a quelque chose à faire. A vouloir fermer les yeux à toute innovation, on est assuré d'être dépassé par la vie.

La solution me semble devoir être cherchée dans une autre direction. L'adaptation n'est pas à faire par l'extérieur, mais par l'intérieur. C'est toute la vie du séminaire à laquelle il faut infuser un sens nouveau. Question d'esprit et, si l'on veut, de spiritualité. L'âme du séminaire doit s'ouvrir largement à un ensemble de préoccupations en accord avec les exigences du ministère actuel.

Il n'est plus possible de considérer la Pastorale comme un résumé des moyens nécessaires pour entretenir la vie chrétienne dans une paroisse. Elle doit s'élargir à la mesure des besoins d'une masse déchristianisée. Sans abandonner le souci de la brebis fidèle, elle se penchera sur les quatre-vingt-dix-neuf brebis égarées dans les broussailles. Le pasteur restera le pasteur, mais il regardera au delà de son petit bercail vers toutes les âmes errantes.

Il n'est plus possible de considérer le curé comme le seul responsable de la vie religieuse d'une paroisse. Il est débordé par les tâches et il lui faut faire appel à l'apostolat des laïcs. Qu'il envisage donc son ministère sous un jour nouveau. Qu'il soit prêt à utiliser les laïcs comme ses collaborateurs. Que dès le séminaire, il leur fasse une place dans ses pensées, dans ses projets. Qu'il ouvre son âme à leurs difficultés et à leurs problèmes de vie, songeant qu'il devra moins faire lui-même que « faire faire » et devenir le guide et le soutien de ses militants.

Il n'est plus possible pour le prêtre de vivre en isolé dans son

patronage ou dans son presbytère. Les exigences de l'apostolat dépassent le cadre du territoire strictement limité qu'est sa paroisse. Il a besoin d'appui pour lui; il a besoin de coordonner son action avec celle de ses confrères. Il a besoin d'entr'aide sacerdotale. Quand le séminariste médite dans sa cellule sur son prochain avenir, il ne peut plus faire de plans comme s'il devait être seul à les réaliser. Il doit se sentir solidaire de tous ceux qui travailleront plus tard à côté de lui ou plutôt avec lui et qui sont, à ce moment même, dans les cellules voisines, agités des mêmes pensées que lui.

Il n'est plus possible pour le prêtre de croire que le devoir de la prière est suffisamment rempli dans sa paroisse, parce qu'il fait sa méditation dans sa chambre, qu'il célèbre pieusement sa messe devant une assemblée muette, qu'il se recueille aux pieds du S. Sacrement dans une église vide. Et donc le séminariste comprendra que sa vie religieuse ne s'épanouira pleinement que s'il la vit avec ses ouailles plus tard et, en attendant, avec ses confrères, que s'il les associe à sa propre prière, à sa propre adoration. Il ne lui suffira pas de faire monter vers Dieu son offrande à côté de celle de ses confrères comme une flamme solitaire; il voudra la mêler à la leur en un brasier collectif. Qu'on prenne l'une après l'autre les diverses occupations d'un séminariste, ses exercices de piété, ses études, ses récréations, ses promenades, on verra qu'il y a une manière de les accomplir isolément, égoïstement, et une manière apostolique, communautaire, liturgique. C'est la seconde manière qui s'impose. L'esprit qui va animer le séminaire le transformera de fond en comble et d'une façon autrement profonde que s'il s'agissait seulement d'inaugurer quelques modifications extérieures au règlement. Sans cet esprit moderne, au bon sens du mot, c'est bien vite la routine et l'ankylose. Mais quand le devoir d'état est vivifié par cet élan dynamique, il devient attrayant et méritoire. Extérieurement, rien n'est changé; en réalité, tout est neuf. Le séminariste n'a peut-être pas beaucoup plus d'expérience pratique, mais il est ouvert à celle que lui apportera son ministère plus tard.

C. - Le plan d'initiation pratique.

Mais, dira-t-on, tout ce programme théorique est-il suffisant pour préparer efficacement les clercs aux responsabilités qu'ils devront exercer au lendemain de leur ordination ? Et n'y a-t-il pas une initiation pratique qui s'impose en face des activités si variées du ministère actuel ?

Je le crois en effet et c'est pourquoi il faut prudemment, mais résolument songer dès le séminaire à cette initiation. A deux conditions.

D'abord que cette initiation soit progressive et suive le développement des élèves au cours de leur séminaire. Ils ne doivent être mêlés à l'action que dans la mesure où ils peuvent vraiment en profiter.

Ensuite il faut que cette initiation fasse corps avec la formation du séminaire, qu'elle ne soit pas en dehors ou en marge de la vie du séminaire, qu'elle ne risque pas d'être un moyen d'évasion pour des sujets en mal d'activité extérieure. Le plan de l'initiation pratique doit se fondre avec le plan de la formation générale et le plan de l'actualisation pour ne former qu'une seule méthode de formation complète.

Je l'envisage sous plusieurs aspects complémentaires.

Au séminaire.

Les premières années de séminaire, il faut faire une part très restreinte à l'action extérieure durant les mois de l'année scolaire. L'accent doit être mis sur la formation spirituelle et intellectuelle. Assurons d'abord l'essentiel. Il est facile d'éveiller le goût de l'action chez les jeunes : la difficulté n'est pas là. Mais il faut éviter une déviation de ce goût, déviation qui ne manquerait pas de se produire, si l'on était mêlé trop tôt à l'action. Les élèves risqueraient de perdre le sens du travail et de l'effort sérieux qu'exigent les progrès spirituels et de fortes études théologiques. Quand ces qualités de fond sont substantiellement acquises, l'action, loin de leur nuire, peut au contraire les aviver. Les séminaristes pourront alors utilement

faire le patronage du jeudi après-midi, faire aussi le catéchisme à certains jours, prendre part à une journée de Vocations, prêter au besoin leur concours un dimanche pour une fête paroissiale, assister à une session de Cœurs Vaillants ou de J. O. C., J. A. C., J. E. C.

Mais, même dans ce cas, je crois qu'il y a lieu de tenir compte des remarques suivantes :

1. - Les élèves ne sont pas tous prêts à cette initiation pratique à la même période de leur séminaire. Qu'on ne les envoie donc pas indistinctement au patronage ou au catéchisme, sous prétexte qu'ils sont en 3e ou en 4e année. L'éducation est essentiellement individuelle et des mesures générales peuvent être préjudiciables à certains.

2. - Il y aurait grand avantage à ce qu'ils soient suivis de près par un ou deux professeurs au cours de ces expériences pratiques. On constate souvent que l'envoi des séminaristes au patronage du jeudi ne leur apporte en fait qu'un très faible enrichissement pastoral. La raison en est, la plupart du temps, que les séminaristes sont laissés à eux-mêmes et que le directeur de l'Œuvre, qui n'est pas nécessairement un éducateur, se repose sur eux de besognes surtout matérielles ou techniques, qu'ils abordent sans directives et qu'ils remplissent sans contrôle. Pour qu'une séance de patronage soit formatrice, il faut que les séminaristes s'y préparent sérieusement, qu'ils aient un plan précis autant que réalisable, qu'ils aient vis-à-vis des enfants une activité en quelque sorte « sacerdotale » et non purement celle d'un meneur de jeu ou d'un dirigeant laïc, qu'ils fassent contrôler cette activité, qu'ils en critiquent les résultats, les méthodes, etc... Si tout ce travail de préparation et de critique se fait entre plusieurs séminaristes avec l'aide d'un professeur expérimenté qui s'intéresse à leurs efforts, on peut en espérer un effet satisfaisant. Sinon, le résultat ne compense guère la dépense de fatigue et de temps que représente chaque semaine un après-midi passé au patronage. Il faut en dire autant et même plus du catéchisme. Là surtout la collaboration d'un di-

recteur de séminaire apparaît nécessaire et efficace pour permettre aux élèves de progresser dans leur manière d'enseigner le catéchisme.

Pendant les grandes vacances.

Une idée qui me tient à cœur est celle-ci : que les vacances, surtout les grandes vacances, font partie de la formation du séminaire, sont une prolongation de la vie du séminaire et ne sont pas une parenthèse dans cette vie.. Il faut réagir contre cette conception, courante chez les séminaristes, que les vacances sont à eux, qu'ils sont libres de faire ce qu'ils veulent... et qu'on n'a rien à leur dire pendant ce temps-là.

C'est un temps où ils font l'épreuve de leurs forces morales, où ils mesurent le degré de leur formation cléricale. D'où la nécessité pour eux de se maintenir en contact avec leur directeur de conscience.

C'est un temps privilégié où ils peuvent se livrer à l'apostolat et s'initier plus complètement à la vie active. Il y aurait toute une technique des vacances ecclésiastiques à mettre au point. Trop souvent l'activité apostolique des séminaristes se borne à faire une colonie, un camp, un patronage de vacances. Et on constate là aussi qu'ils sont très souvent laissés à leur initiative, à leurs illusions... et à leurs déceptions. Il serait désirable qu'une entente se réalise entre la paroisse et le séminaire pour assurer aux séminaristes :

- d'abord un temps de repos nécessaire, qui est un devoir d'état. Or bien souvent les séminaristes se fatiguent plus en vacances que pendant l'année scolaire. Plus les vacances sont longues, moins ils se reposent.

- ensuite il faudrait leur ménager une participation à la vie paroissiale dans son ensemble et non seulement aux Œuvres d'enfants. Les aînés au moins en sont capables. Cela suppose que curés et vicaires aient le souci d'aider les séminaristes à se former et non de les utiliser simplement à leur profit et à celui de la paroisse. L'intervention discrète des directeurs de séminaire pourrait aboutir à une juste discrimina-

tion de ce qu'il faut demander et de ce qu'il ne faut pas demander aux séminaristes, de la manière dont il faut stimuler leur zèle, contrôler leurs efforts, encourager leur bonne volonté et refréner leur ardeur intempestive.

Beaucoup de progrès sont souhaitables en ce domaine.

En dehors des vacances.

Le service militaire est la plaque tournante du séminaire. Il survient le plus souvent au moment de la « crise de la personnalité » chez les séminaristes. Aussi a-t-il une importance capitale dans leur formation. Ou l'épreuve est trop forte, et ils ne rentrent pas au séminaire; c'est le cas le moins fréquent, surtout s'ils ont été bien préparés à cette épreuve par des conseils judicieux. Ou l'épreuve est pour eux l'occasion de s'affermir et ils reviennent plus « hommes ». Leur mentalité est changée. Ce ne sont plus des collégiens. Ils regardent l'avenir en face. Ils savent ce qu'ils veulent. Certains défauts qu'ils peuvent avoir contractés au service militaire disparaissent généralement assez vite, quand ils sont repris par le milieu du séminaire. Ils ont acquis une expérience de la vie, incomplète certes, mais réelle tout de même, qui leur permet d'apporter plus de sérieux à leur formation cléricale. Le contact, parfois un peu brutal, avec le monde leur a révélé les besoins des âmes; ils ont les yeux davantage ouverts sur les problèmes de l'apostolat; ils ont senti leur propre faiblesse et leurs insuffisances; ils sont plus fortement disposés à se mettre à l'œuvre pour acquérir ce qui leur manque.

Il est vrai que certains séminaristes ne font pas de service militaire. Pour ceux-là on peut envisager une année de surveillance dans un collège. C'est une manière de briser le cercle des routines où l'on est parfois enfermé après cinq ou six ans de Petit Séminaire et deux ou trois ans de Grand Séminaire. Cette solution est loin de n'avoir que des avantages. Outre que les séminaristes ne sont pas préparés à ce rôle pédagogique, très différent de celui d'une colonie de vacances, et que la succession chaque année de surveillants novices est un inconvénient pour les collèges, ils prennent souvent des habitudes de liberté et

de laisser-aller que compense insuffisamment l'expérience qu'ils peuvent acquérir. Je préférerais, si c'était possible, une année passée dans un presbytère de ville ou de bourg, à condition que le curé, d'accord avec le séminaire, prenne en charge la formation du séminariste, l'associe à son ministère et à l'apostolat des Œuvres et soit lui-même un éducateur.

Quant aux stages en usine ou dans un milieu ouvrier, qui sont en faveur à l'heure actuelle, ils semblent ne devoir être accueillis qu'avec discernement et n'être qu'exceptionnels. Un stage de quelques semaines pendant les vacances pourra être plus facilement autorisé pour des sujets de valeur et capables d'influence, mais s'il s'agit de plusieurs mois ou d'une année, cela doit être réservé à des vocations spéciales et dans des conditions de sécurité morale et de contrôle suffisantes.

En dernière année de séminaire.

L'habitude se prend de conférer l'ordination sacerdotale aux diacres en cours de dernière année. L'expérience paraît assez satisfaisante. Les jeunes prêtres ont ainsi l'occasion de se préparer à leur messe quotidienne et de la célébrer dans des conditions beaucoup plus favorables que lorsqu'ils sont jetés brusquement dans le ministère au lendemain de leur ordination. On constate en effet, dans ce dernier cas, une période de flottement, où les jeunes prêtres n'arrivent pas à équilibrer leur vie spirituelle et apostolique sans heurts, sans tâtonnements, parfois sans une véritable crise d'âme.

Mais alors un problème se pose. Ne pourrait-on faire des derniers mois du séminaire, quitte à prolonger un peu celui-ci, une période d'initiation et d'adaptation au ministère ? Un temps de transition entre la vie de séminaire et la vie de ministère paraît souhaitable. Les difficultés pratiques seront sans doute l'obstacle; mais il n'est pas inutile de dresser les grandes lignes d'un plan, dont l'avenir verra peut-être la réalisation.

La solution la plus radicale serait que les jeunes prêtres soient réunis dans une Maison à part, avec un directeur de séminaire qui serait lui-même compétent en matière d'expériences pastorales. Ce serait le moment, sous sa direction, de revoir

en son ensemble la théologie dogmatique et morale, d'esquisser cette synthèse désirée par tous et qui trouverait maintenant sa place et sa raison d'être, de repenser la théologie en fonction du ministère et de la prédication, d'étudier des cas de conscience pris dans la réalité. A côté de cette révision d'ordre intellectuel, on pourrait concevoir une formation pratique. En équipes, de manière à se contrôler mutuellement et à se critiquer fraternellement, les jeunes prêtres pourraient être chargés de divers catéchismes, s'occuper des Œuvres d'enfants, assister aux réunions des Groupes d'Action Catholique, prendre part aux sessions d'aumôniers, faire quelques sermons à un auditoire de paroisse, faire quelques visites de malades, peut-être même quelques confessions en certaines circonstances déterminées. De retour au séminaire, ils pourraient mettre en commun le résultat de leurs observations, chercher la solution d'un cas de conscience concret, analyser les causes d'un échec, noter les causes d'un progrès, reprendre ensemble le plan d'une allocution ou d'une causerie, etc... Un règlement élargi, assoupli, tout en constituant encore un cadre de vie sacerdotale, leur permettrait d'user modérément de leur liberté. Ce serait vraiment une transition entre la vie fermée du séminaire et la vie ouverte du ministère.

A défaut d'une organisation autonome, on pourrait, comme cela se fait au moins dans un diocèse à ma connaissance, mettre les jeunes prêtres pendant quelques mois à la Centrale des Œuvres, où ils seraient associés à l'apostolat des directeurs diocésains, à condition toujours que le séminaire n'abdique pas ses responsabilités et conserve un droit de regard sur leur formation intellectuelle, spirituelle et apostolique.

Peut-on même, à l'intérieur du séminaire, prévoir pour les jeunes prêtres un régime différent des autres séminaristes et leur permettant cette initiation pratique ? Il est toujours délicat d'avoir deux régimes dans la même Maison. La chose n'est pourtant pas impossible, s'il y a un très bon esprit au séminaire et si, du côté des jeunes prêtres, il y a le désir de vivre pleinement leur sacerdoce. Car alors leur exemple deviendrait pour tout le séminaire un point de mire, orientant les regards de tous vers ce qui doit être leur vie de demain.

CONCLUSION

En définitive, il n'y a pas lieu de se jeter, tête baissée, dans les nouveautés et de se laisser entraîner par une sorte de vertige sur la voie de réformes totales. Le passé de nos séminaires est assez honorable pour qu'on ne soit pas tenté de le sous-estimer.

Mais l'évolution rapide de notre civilisation actuelle pose sans cesse des problèmes, qui ont leur retentissement sur les méthodes d'éducation. On n'a pas le droit de les écarter à priori. Ce serait paresse intellectuelle que de fermer les yeux et de s'accrocher désespérément à une situation disparue.

La formation des clercs doit tenir compte des exigences fondamentales de toute éducation ecclésiastique, et aussi des exigences impliquées dans le ministère d'aujourd'hui et de demain. Le progrès est à ce prix. Ni témérité, ni pusillanimité. La prudence, qui allie la hardiesse, le bon sens et l'expérience, est la vertu maîtresse en cette question.

Je ne prétends pas avoir exposé des vues indiscutables et je souhaite au contraire que les responsables des séminaires les discutent objectivement et sans passion.

Il ne s'agit pas de copier servilement ce qu'on voit faire ailleurs;

Il ne s'agit pas d'incorporer à un régime défini quelques réformes partielles et disparates.

Il faut repenser le problème dans son ensemble. Point n'est besoin de commencer par tout démolir. Point n'est besoin de construire du « tout neuf ». Mieux vaut utiliser ce qui est en fonction de ce qui doit être. L'idée, qui renouvellera l'édifice, il appartient au Saint-Esprit d'en être l'Auteur et le Garant. Nous serons les ouvriers dociles de son inspiration.

Louis-Marie de BAZELAIRE,
Archevêque de Chambéry.

Saint Vincent de Paul et l'Évangile

Au moment où la sainteté de Vincent de Paul prenait son essor, la vague du Protestantisme était pratiquement contenue. La guerre religieuse avait pris fin, mais, au duel des armes avait succédé le duel des arguments. Aussi, les esprits les plus attentifs aux besoins religieux devaient sans cesse feuilleter et scruter les Ecritures afin de pouvoir répondre aux irritantes allégations des « Réformés ». Cette recherche et surtout cette utilisation polémique de la parole de Dieu n'étaient pas du goût de M. Vincent qui s'opposait par principe aux vaines querelles. Il ne s'y soumettait qu'exceptionnellement, par nécessité.

> « Qu'on ne défie point les ministres en chaire, qu'on ne dise point qu'ils ne sauraient montrer aucun passage de leurs articles de foi dans la sainte Ecriture, si ce n'est rarement et dans l'esprit d'humilité et de compassion... L'on ne croit point un homme pour être bien savant mais pour ce que nous l'estimons bon et l'aimons. Il a fallu que Notre-Seigneur ait prévenu de son amour ceux qu'il a voulu faire croire en lui (1). »

Ces directives nous donnent en même temps le ton de sa vie intérieure. Prédication et oraison communiquent : l'oraison est une pré-

(1) Saint Vincent de Paul, *Œuvres* (Edit. P. Coste), t. I, p. 295.

dication qu'on se fait à soi-même et c'est le grand livre du prédicateur (2). Le retour à l'Evangile qu'il préconise et qu'il accomplit, caractérise la réforme religieuse qu'il dirige. Ce n'est pas une enquête juridique en vue de contraindre un adversaire à s'avouer vaincu, mais l'interrogation aimante de celui qui demeure le Maître de la Vie. Il s'agit de s'accorder à Dieu, de rythmer son être d'après les paroles et les battements du cœur de Jésus.

Chaque matin, Vincent de Paul aborde l'Evangile à genoux. Tête nue, dans une attitude d'adoration, il lit un chapitre du Nouveau Testament. Puis après s'être « excité dans les sentiments dans lesquels Notre-Seigneur et les Saints avaient prononcé ces paroles éternelles, il s'efforçait immédiatement de les introduire dans son existence (3).

Même attitude pendant la célébration de la Sainte Messe. « Lorsqu'il rencontrait quelques paroles que Notre-Seigneur avait proférées, il les prononçait d'un ton de voix plus tendre et plus affectueux; ce qui donnait de la dévotion aux assistants qui l'écoutaient (4). »

Ou, lorsqu'il lisait au Saint Evangile un passage rapportant l'expression du Christ « Amen, Amen dico vobis », il se rendait très attentif aux paroles qui suivaient comme étonné de cette double affirmation que le Dieu même de vérité employait et reconnaissant qu'il y avait du mystère et que la chose était de grande importance, il témoignait par un ton de voix encore plus affectif et dévot la prompte soumission de son cœur. Il semblait sucer le sens des passages de l'Ecriture... (5).

Cette souplesse de sensibilité, cette préoccupation d'écouter le Fils de Dieu et d'accueillir comme toujours nouvelles les multiples résonances de sa parole, nous expliquent un peu l'aisance avec laquelle saint Vincent de Paul cite ou évoque l'Ecriture. « Il ne parlait presque « jamais, nous affirme un témoin autorisé, qu'il n'alléguât en même « temps ou quelque maxime ou quelque action du Fils de Dieu, tant

---

(2) Saint Vincent de Paul, *Œuvres*, t. VII, 156.

(3) *Règles de la Congrégation de la Mission* (1658), ch. X, § 8. Même pratique pour les Prêtres de la Conférence des Mardis (1633). Cf. Abelly (L.), *La Vie du Vénérable Vincent de Paul*, Paris, 1664, L. II, p. 251.

(4) Abelly, *Op. cit.*, L. III, p. 72.

(5) Abelly, Op. cit., L. III, p. 73.

« il était rempli de son esprit et conforme à ses conduites (6). » Ce qui nous reste de ses œuvres contient près de 400 citations explicites des Evangiles et plus d'un millier d'allusions à la vie de Notre-Seigneur. L'Evangile fait partie de son horizon quotidien.

Sa vision de l'Evangile.

Essayons de voir comment l'Evangile se déroule sous ses yeux.

Les circonstances dans lesquelles il vit, les misères qui le sollicitent et qu'il essaie de soulager fixent tout naturellement son attention sur ce que l'Evangile lui présente de semblable. Mais les enseignements évangéliques, les paraboles, les miracles, les multiples incidents de la vie voyagère de Jésus s'ordonnent sur une ligne directrice supérieure : la divine *mission* de Jésus. Par elle tout l'Evangile s'explique, elle donne le mot de toutes les attitudes de Jésus, car le Christ ne fait que réaliser parfaitement sa mission. Voici comment M. Vincent l'entrevoit.

> « La Sainte Ecriture nous apprend que Notre-Seigneur Jésus-Christ ayant été envoyé au monde pour sauver le genre humain, commença premièrement à faire et puis à enseigner. Il a accompli le premier en pratiquant parfaitement toutes sortes de vertus, et le second en évangélisant les pauvres et donnant à ses apôtres et à ses disciples la science nécessaire pour la direction des peuples (7). »

C'est à partir de cette donnée centrale que Vincent de Paul édifiera toutes ses œuvres. Il retient de l'Evangile les termes du Prophète Isaïe par lesquels Notre-Seigneur définit sa mission :

> L'Esprit du Seigneur est sur moi,
> Parce qu'il m'a oint pour annoncer la bonne nouvelle aux pauvres.
>
> [(*Isaïe*, IX, 1, 2.)

---

(6) Abelly, Op. cit., L. III, p. 86.
(7) Saint Vincent de Paul, t. XII, p. 73.

Et puisque la poignée de prêtres réunis auprès de M. Vincent « désire imiter le même Jésus-Christ Notre-Seigneur selon son petit possible, moyennant sa grâce, tant à l'égard des vertus que de ses emplois, on les appellera « Congrégation de la Mission » et sur son blason s'inscriront les mots résumant la Mission de Jésus « *Evangelizare pauperibus misit me* », « Notre-Seigneur, dira saint Vincent, est la Règle de la Mission (8). »

Le texte évangélique délimitera les perspectives d'action, maintiendra le regard sur la personne de Jésus de façon à mieux participer à l'Esprit qui anime toutes ses actions.

L'esprit de Jésus d'après l'Evangile.

« Notre-Seigneur avait deux grandes vertus, précise M. Vincent lorsqu'il veut caractériser l'esprit de Jésus, la *religion* vers son Père, la *charité* vers les hommes (9). »

La Religion. Le mot est pris dans le sens bérullien auquel il faut ajouter une note très accentuée de charité. Notre-Seigneur avait une si une haute estime de son Père « qu'il lui faisait hommage de toutes les choses qui étaient en sa personne sacrée et qui en sortaient; il lui attribuait tout; il ne voulait pas dire que sa doctrine fût sa doctrine, mais il la référait à son Père : *Doctrina mea non est mea sed ejus qui misit me, Patris* (*Jean*, 7, 16). »

Mais c'est surtout l'amour qui anime son existence. « O amour de mon Sauveur ! O amour, vous étiez incomparablement plus grand que les anges n'ont pu comprendre et ne comprendront jamais !

Ses humiliations n'étaient qu'amour, son travail qu'amour, ses souffrances qu'amour, ses oraisons qu'amour et toutes ses opérations intérieures et extérieures n'étaient que des actes réitérés de son amour (10). »

Cet amour unissait parfaitement sa volonté à celle du Père au point « qu'il ne faisait rien de par lui-même, ni pour se satisfaire.

---

(8) Saint Vincent de Paul, t. XII, p. 130.
(9) Saint Vincent de Paul, t. VI, p. 393.
(10) Saint Vincent de Paul, t. XII, p. 108.

« Quæ placita sunt ei facio semper » (*Jean*, 8, 29) (11). C'était sa pratique. « Meus cibus est », disait-il, « ut faciam voluntatem ejus qui misit me. » Ce qui me nourrit, me délecte, me fortifie, c'est de faire la volonté de mon Père (12). »

Cette volonté du Père, il l'a « faite diversement, activement et passivement, par faire et par non faire » (13). C'est encore par elle qu'il a méprisé le monde, les biens, les plaisirs, les honneurs (14). C'est par elle enfin qu'il a témoigné aux hommes une si extraordinaire *charité*, qu'il s'est porté à leur salut et que toutes ses actions ont concouru à la Rédemption du genre humain.

L'extension de l'Evangile.

La volonté du Père ne s'arrête pas au moment historique où le Verbe de Dieu s'est fait chair. Elle se perpétue dans l'espace et dans le temps. Du Christ où elle s'est réalisée complètement et a donné en Jésus l'exemplaire de ce qu'il fallait faire pour s'unir à Dieu, elle repart comme d'un relais visible. « Sicut misit me Pater et ego mitto vos » (*Jean*, 20, 21). Et cela pour faire par eux dans tous les siècles ce que lui-même avait fait en sa vie pour sauver toutes les nations par les instructions et l'administration des sacrements (12), « pour faire les choses prédites par les prophètes, rendre effectif l'Evangile » (14).

En s'aidant des ordres que la Providence lui a intimés par l'intermédiaire des circonstances, Vincent de Paul montre la liaison de toutes les œuvres entreprises et leur rapport avec l'Evangile.

Il faut *travailler à sa perfection*, pour le double motif que les œuvres de Notre-Seigneur réclament cette perfection et aussi, parce que Notre-Seigneur, « dès l'instant de sa naissance a incessamment travaillé ou pâti pour se rendre agréable à Dieu son Père et utile à son Eglise...

---

(11) Saint Vincent de Paul, t. XII, p. 109.
(12) Saint Vincent de Paul, t. XII, p. 155.
(13) Saint Vincent de Paul, t. VII, p. 489.
(14) Saint Vincent de Paul, t. XII, pp. 84-85.

Il est dit de lui qu'il allait croissant et se perfectionnant en vertu devant Dieu et devant les hommes (15). »

L'évangélisation et l'assistance des pauvres s'imposent car « le Fils de Dieu est venu évangéliser les pauvres et il a donné cela pour marquer qu'il était le Fils de Dieu et que le Messie qu'on attendait était venu (16). »

Mais Notre-Seigneur n'a pas commencé tout de suite à *former des Apôtres*. « Au début de son existence, il se cachait, il semblait qu'il « ne pensait qu'à Lui, il priait Dieu et ne faisait que des actions « particulières; il ne paraissait que cela, et puis il annonce l'Evangile « aux pauvres; mais avec le temps il fit des apôtres, il prit la peine « de les instruire, les avertir et les former, et enfin, les anima de son « esprit, non pour eux seulement, mais pour tous les peuples de la terre; « il leur enseigna aussi toutes les maximes pour faire des prêtres, « pour administrer les sacrements et s'acquitter de leur ministère... »

Ainsi la Compagnie, au début, ne s'occupait que des pauvres, mais « dans la plénitude des temps », « Dieu nous a appelés pour contribuer à faire de bons prêtres, à donner de bons pasteurs aux paroisses et à leur montrer ce qu'ils doivent savoir et pratiquer (17). »

L'assistance des malades, l'éducation des enfants trouvés, la direction des Filles de la Charité ont leur rapport avec l'Evangile. « Notre-« Seigneur n'a-t-il pas agréé que des dames soient entrées dans sa « Compagnie et ainsi Dieu était servi également par l'un et l'autre « sexe (18). »

Poussant à la limite une dialectique extrêmement souple, Vincent de Paul montre même qu'il est expédient de s'occuper des *fous* qui sont reçus à Saint-Lazare, car « Notre-Seigneur a voulu être entouré de « lunatiques, de démoniaques, de fous, de tentés et de possédés..., l'in-« firmité de ces pauvres gens il l'a tant aimée en eux qu'il semble « l'avoir fait passer en lui-même ayant voulu paraître comme en « fureur et délire pour sanctifier en sa personne sacrée cet état-là.

---

(15) Saint VINCENT DE PAUL, t. X, p. 243.
(16) Saint VINCENT DE PAUL, t. XII, p. 79.
(17) Saint VINCENT DE PAUL, t. XII, pp. 83-84.
(18) Saint VINCENT DE PAUL, t. XII, pp. 86-87; VIII, p. 239.

« *Et tenuerunt eum dicentes quoniam in furorem versus est* (*Marc,* « 3, 21) (19). »

Préférences du Christ, Préférences de Vincent de Paul.

Non content de justifier toutes ses entreprises par leur préexistence typique dans l'Evangile, le saint aime à faire remarquer que les œuvres propres de la Congrégation de la Mission attiraient déjà les préférences de Jésus. Notons simplement, pour abréger, les deux points respectifs de convergence : la spiritualité personnelle et l'œuvre missionnaire.

Les Règles de la Mission demandent non seulement l'humilité personnelle, mais encore l'humilité de corps. Elles engagent le Missionnaire à ne pas se défendre lorsque la calomnie l'atteindra. Cette perfection austère apparaît à saint Vincent comme une imitation spéciale et une grâce particulière accordée à la Petite Compagnie. « Pour- « quoi ?, se fait-il objecter, Des religions le font bien et suivent « elles aussi l'Evangile. Oui, mais, exlique saint Vincent, parce que « ceux-ci en une façon et nous en une autre, nous tendons tous à une « même fin par différentes voies. Il y a eu divers états en la vie « mortelle et voyagère de Notre-Seigneur; et cette même vie, selon « ses divers états, a aussi divers attraits; tous ces états sont saints « et sanctifiants; ils sont tous adorables et tous imitables chacun « en sa manière... Or, il a plu à sa bonté et miséricorde infinies ne « nous donner d'autres vues, ni d'autres attraits, que de sa vie souf- « frante, calomniée et méprisée (20). »

Dans l'œuvre apostolique, saint Vincent de Paul préféra *l'assistance des pauvres*. On sent que les motifs surnaturels portent ici, à plein.

Ces pauvres, il les aime parce que le Christ les a aimés et qu'ils seront toujours les plus délaissés. N'est-ce pas pour cette raison que le Christ se qualifie l'évangéliste des pauvres ? Il semble n'être venu que pour cela, pour les servir. « Qu'a-t-il fait en ce monde sinon servir

(19) Saint Vincent de Paul, t. XII, p. 88. La citation n'est pas textuelle.
(20) Saint Vincent de Paul, t. XII, p. 284.

les pauvres ? » Les pauvres sont les préférés de Jésus. Cette affirmation façonnera l'ascèse, la pastorale et la « mystique » de M. Vincent.

Pour accéder aux pauvres et les convertir à Dieu, le Christ s'est converti à eux en se faisant pauvre pour leur parler d'eux-mêmes et les convaincre de leur bonheur. La simplicité du langage, le dénuement des biens matériels dérivent de cette indication majeure, de la pastorale divine (21).

Les pauvres resteront toujours de vivants symboles, des images douloureuses de celui qui dans sa Passion « n'avait presque pas la figure d'un homme et passait pour fou dans l'esprit des gentils et pour pierre de scandale dans celui des Juifs (22). » Le Christ réside mystérieusement en eux puisqu'il « agrée le service que vous rendez à ces malades et le tient fait à lui-même. *Cum ipso sum in tribulatione.* « S'il est malade, je le suis aussi, s'il est en prison, j'y suis, s'il a « des fers aux pieds, je les ai avec lui... Vous allez en de pauvres « maisons, mais vous y trouverez Dieu » (23). Et expliquant par cette mystique présence un des traits de la parabole de l'Econome infidèle : « Oh que ce sont de grands seigneurs au ciel ! Ce sera à eux d'en « ouvrir la porte, comme il est dit dans l'Evangile (24). »

Il serait facile de montrer comment toute la doctrine spirituelle de l'apôtre de la Charité est racinée dans l'Evangile. Jamais il n'omet de montrer d'abord le Christ traçant d'un geste ou par une maxime la voie de perfection qu'il faut suivre pour continuer son œuvre. Mais au lieu d'exposer en détail la synthèse évangélique de saint Vincent de Paul, il est plus utile de dégager en terminant les principes sur lesquels s'appuie sa manière de se servir de l'Evangile et de le rendre vivant.

Manière d'expliquer l'Evangile.

Vincent de Paul aborde l'Evangile d'une manière particulièrement concrète et réaliste. Il diffère beaucoup sur ce point du Cardinal de

(21) Cf. Saint Vincent de Paul, t. XI, p. 325; t. IX, pp. 324, 594; t. VII, p. 342.
(22) Saint Vincent de Paul, t. XI, p. 32.
(23) Saint Vincent de Paul, t. X, p. 680; t. IX, p. 252.
(24) Saint Vincent de Paul, t. X, p. 332.

Bérulle, son premier Directeur, « qui partait de la considération théologique du Verbe Incarné plus que de la contemplation de la vie et des actions terrestres de l'Homme-Dieu (25). » Le tempérament, l'œuvre à accomplir, la grâce spéciale expliquent cette attitude. On la fausserait cependant, en la séparant de certains principes théologiques, — dont l'un est très bérullien — qui guident son exégèse et soutiennent son culte de la Parole de Dieu.

Théologie. — M. Vincent rappelle opportunément et avec une certaine vivacité le caractère infaillible, nourrissant, constructif de l'Ecriture. « Comme dit saint Augustin ? ce que nous voyons n'est pas si « assuré parce que nos sens nous peuvent tromper, mais les vérités de « Dieu ne trompent jamais (26). » Simple rappel d'une vérité commune mais venant, aux moments critiques solliciter une adhésion inconditionnée. De même, en pensant que « Notre-Seigneur a tout fait pour « notre enseignement... et qu'il n'y a pas un mot de la sainte Ecriture « dont on ne puisse tirer quelque fruit s'il est bien expliqué et médité », on ranime l'attention en rappelant l'intérêt d'une recherche parfois pénible et incertaine (27).

Pour sonder la profondeur des vérités proposées, la signification permanente d'une attitude, d'un silence de Jésus, le saint rappelle ce que lui avait enseigné le Cardinal de Bérulle : les états du Fils de Dieu sont éternels et toujours sanctifiants. « Jésus a voulu éprouver « et prendre toutes nos infirmités pour être le prototype, l'original « de tous les états et conditions des hommes .. de façon à sanctifier « tous les états (28). » C'est pourquoi, « plus nous aurons de rapport « à Notre-Seigneur dépouillé, plus aussi nous aurons de part à son « esprit ».

Ce dernier principe lui permettait de pousser très loin l'inventaire de l'Evangile et de reconnaître, avec quelque subtilité parfois, le rap-

---

(25) Valentin-Breton, *L'imitation du Christ*, p. 787, dans « *Le Christ* ». Encyclopédie publiée sous la direction de G. Bardy et A. Tricot.

(26) Saint Vincent de Paul, t. IX, p. 252.

(27) Saint Vincent de Paul, t. XII, pp. 86, 135.

(28) Saint Vincent de Paul, t. XII, pp. 23, 94, 31. Cf. P. de Bérulle, *Œuvres* (Edit. Migne), Col. 1052-1053.

port sanctifiant qui unit la situation présente au geste ou à l'action du Fils de Dieu.

Sens de la Providence et réalisme.

La théologie bérullienne est donc au deuxième plan de son horizon, mais elle guide son investigation, organise son exégèse.

Ces règles d'exégèse et de construction symbolique sont complétées, aidées par une lucidité peu commune qui met en relief dans le présent, l'éternelle volonté de Dieu. Celle-ci s'accorde toujours avec les desseins du Père que Jésus est venu manifester dans l'Evangile. La volonté présente rejoint la volonté manifeste ou occulte du Christ. On *doit,* semble-t-il, la retrouver en germe ou en figure dans l'Evangile.

Il est certain que l'Esprit de Dieu qui menait le Christ conduit tout l'univers. Par référence à cet Esprit de Dieu, on accordera ce qu'il manifestait jadis dans le Christ avec ce que les circonstances réclament actuellement. Dieu veut l'un et l'autre dans le même acte éternel. L'humble soumission à l'Esprit de Dieu permettra seule à Jésus de continuer du haut du ciel, sa mission de jadis.

Soumission aux instruments de la Providence, compréhension réaliste et vivante de l'Evangile se conditionnent d'ailleurs mutuellement et Vincent de Paul pour s'assurer du caractère surnaturel de l'ordre qui lui est intimé, vérifie toujours simultanément la référence à la Parole du Christ et le rapport à l'adorable Providence de Dieu. Le rapide passage de l'un à l'autre de ces points de vue, l'harmonieuse fusion en son esprit de l'horizon du Christ et de celui de la Providence, caractérisent sa psychologie surnaturelle et sa manière de lire et de vivre l'Evangile. En somme, s'il aime le Christ réalisant l'ordre providentiel, il aime surtout la Providence et tout ce qu'elle conduit dans ce Christ qui lui a ouvert les yeux et qui a versé dans son cœur un unique Amour. « Rien ne me plaît, disait-il, qu'en Jésus-Christ (29). »

André Dodin.

---

(29) Abelly, Op. cit., L. I, p. 78.

Mission du monachisme

On ne peut nier qu'un problème soit posé aujourd'hui dans l'Eglise à propos de la vie monastique. Les préoccupations dominantes de la chrétienté contemporaine sont d'ordre apostolique : l'action catholique, l'action missionnaire, sont plus que jamais à l'ordre du jour, et qui ne s'en réjouirait ? Mais leurs plus fervents protagonistes ne se défendent pas toujours d'une certaine impatience, lorsqu'ils voient les vocations affluer vers les monastères, citadelles de l'*otium sanctum*. Alors que la besogne apostolique est partout si pressante, les moines voués à la clôture et à la prière ont-ils encore une place nécessaire dans l'Eglise ?

C'est à cette question qu'a voulu répondre, d'ailleurs sans une ombre de polémique, Dom François Vandenbroucke dans une excellente esquisse théologique sur la raison d'être des moines et des monastères dans l'Eglise du Christ (1). Il s'est placé au point de vue dogmatique, cherchant à rendre compte du fait chrétien de la vie monastique et du fait qu'elle est aujourd'hui encore chau-

---

(1) Dom Fr. Vandenbroucke, O. S. B., *Le Moine dans l'Eglise du Christ. Essai théologique*. Editions du Mont-César, Louvain, 1947, 244 p. En vente chez Desclée de Brouwer, 200 frs français.

dement encouragée par le magistère ecclésiastique, à la lumière des énoncés de la foi et de l'idéal évangélique dont vit l'Eglise. Dans cette lumière le monachisme apparaît sans doute comme une manière très spéciale de pratiquer l'idéal évangélique, qu'il n'épuise pas, mais aussi comme une fonction irremplaçable de l'Eglise : parmi les autres membres du Corps du Christ, le *membre monastique* est nécessaire à la vie de l'organisme. Cette synthèse théologique, dont on peut souhaiter que l'auteur reprenne à l'occasion certains éléments pour les approfondir encore, repose sur une étude historique, très pertinente et complète, de la façon dont le monachisme lui-même a compris, au cours des siècles, son sens profond et son rôle dans l'Eglise.

Pour quel motif des chrétiens, des prêtres même, s'isolent-ils de la société chrétienne et du monde, s'enfuient-ils au désert, seuls ou en petites communautés closes, sans paraître se soucier de l'ultime précepte du Seigneur : « Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant... » ? La réponse essentielle, immuable et toujours actuelle à cette question, le seul motif dont semblent avoir pris conscience les premières générations monastiques, c'est que le moine *cherche Dieu* et fait de Dieu le but unique de sa vie. Le reste n'est que conséquence. La poursuite de la perfection personnelle, de la sainteté, n'est que la condition de l'approche de Dieu. La louange solennelle de jour et de nuit, *Opus Dei*, n'est que l'occupation normale de qui a compris que Dieu est Celui qui est. Le monachisme est un parti pris de vie purement religieuse et théologale, une ascension vers Dieu dans un élan de charité, de plus en plus purifié par l'humilité et l'obéissance.

Certes les anciens moines savaient bien que l'amour de Dieu est menteur sans amour du prochain; mais il leur paraissait tout simple d'exercer la charité envers les frères voués à la même recherche de Dieu, dans l'enceinte du *cœnobium* et la vie commune quotidienne, ou même pour les ermites dans les ren-

contres moins fréquentes avec les habitants d'un même désert. Il est curieux de noter que la *Règle de Saint Benoît* parle assez souvent du salut des âmes. Mais ce n'est jamais dans l'acception qui sera celle de la sainte moniale de notre temps : « Je suis venue au Carmel pour sauver les âmes... » Pour saint Benoît, les âmes se sauvent dans la vie monastique elle-même, qui les mène à Dieu si elles sont fidèles, et l'Abbé doit ordonner et tempérer toutes choses dans ce but (ch. XLI) ; les novices sont confiés à un ancien « *aptus ad lucrandas animas* » (ch. LVIII) : un moderne trouverait sans doute impertinent d'appliquer à un Père Maître cette qualité caractéristique du missionnaire, chasseur d'âmes !

C'est que les Pères du monachisme mettaient une opposition très nette entre le monde, domaine de la désobéissance et du péché, et la milice du Christ, où l'on entre par une conversion, qui seule mène sûrement à la vie éternelle, qui sauve les âmes en les guérissant et en les unissant à Dieu. C'est par intussusception, si on peut dire, que la vie monastique travaillait, d'après eux, à l'avènement du Royaume de Dieu. Fonder un nouveau monastère, c'était aider directement à l'extension de l'Eglise, en dehors même des équipes de moines qu'un pape pouvait distraire de leur tâche propre pour les appliquer à l'apostolat. Mais il paraît bien que les préoccupations d'un Pie XI, pressant l'envoi de maisons contemplatives en pays de mission, pour y exercer simplement au bénéfice de tous leur fonction contemplative, étaient étrangères à saint Grégoire le Grand, lorsqu'il dirigeait saint Augustin sur les frontières de la chrétienté, au pays des Angles. Du moins ne nous en a-t-il rien dit.

Il était pourtant normal que le monachisme prît conscience de son rayonnement surnaturel et de cette propriété qu'ont le renoncement ascétique, le progrès dans la charité, la louange assidue de la Majesté divine, d'attirer secrètement au Christ et à l'Eglise, sans passer par le monastère, des âmes qui jusque-là leur échappaient. A un plan plus sensible, n'y a-t-il pas l'am-

biance de paix offerte aux hôtes et la force contagieuse de l'exemple? Cette vie d'unité sans partage par laquelle les mônes, selon la définition de Denys, « ramenant leur esprit de la distraction des choses multiples, le portent vers l'unité divine et la perfection du saint amour », n'est-elle pas avant tout un témoignage éloquent à la transcendance de Dieu ?

Dom V. montre que les anciens n'ont pas ignoré ce rôle apostolique de la vie monastique : le mot de saint Jérôme sur l'office du moine, qui est *de pleurer et soi-même et le monde*, est à ce sujet révélateur. Comment auraient-ils pu méconnaître qu'en se consacrant à Dieu par la profession, unie au sacrifice de Jésus-Christ sur l'autel, ils se dédiaient au service de l'Eglise en hosties de propitiation? Ils le savaient et ils en vivaient, mûs par l'instinct très sûr de leur charité. Mais c'est au XII^e^ siècle que la prise de conscience devient nette, les allusions insistantes avec Pierre le Vénérable, sainte Hildegarde, saint Bernard surtout, au XIII^e^ sainte Gertrude, plus tard Louis de Blois. Cisterciens et Chartreux sont du reste allés plus loin et plus vite en cette voie que les Bénédictins. Depuis que sainte Thérèse a orienté sa réforme strictement contemplative du Carmel vers un but apostolique, personne ne voudrait laisser dans l'ombre l'aspect médiateur et rédempteur de l'union divine.

La mission du monachisme apparaît ainsi dans toutes ses dimensions. Un monastère, parce qu'il est une communauté où l'on cherche Dieu, est aussi un foyer d'amour, dont la ferveur propage le Royaume de Dieu. Arche du salut pour les âmes éprises de perfection, il est encore une des forteresses où s'appuie l'Eglise militante; *cité sainte* où l'on s'exerce à la *vie angélique*, où l'on se propose d'anticiper la jouissance éternelle du Souverain Bien, il est aussi une *cité rédemptrice*, dont les habitants se chargent chaque jour de la Croix du Christ, non seulement pour expier leurs propres péchés, mais afin d'intercéder pour le monde. Et la dignité sacerdotale dont sont revêtus la majorité

des moines ne fait que renforcer la valeur médiatrice de leur vie consacrée.

Il n'en est pas moins vrai que ces considérations demeurent secondaires — arcs-boutants d'une nef haute et puissante — par rapport au motif profond de la vocation monastique : se donner à Celui qui seul mérite un attachement sans réserve. La mission essentielle du monachisme sera toujours une proclamation sans phrases de l'Absolu.

fr. Jean GAILLARD, m. b.

Le pèlerinage de Chartres

15-17 MAI 1948

AYANT été sollicité il y a deux ans d'établir un *projet* pour le pèlerinage des anciens prisonniers à Lourdes, le P. Louvel écrivait :

> ...Le pèlerinage est une des plus anciennes manifestations de la prière de tous les temps. Sous l'ancienne Loi, le pèlerinage avait même sa place organique dans la religion d'Israël, puisque trois fois par an tout Israëlite devait monter à Jérusalem à des dates déterminées. Cette mise sur les routes de tout un peuple rappelait le temps où les ancêtres vivaient comme des nomades dans le désert (Yahwé lui-même avait voulu faire figure de nomade vivant sous la tente). Mais le pèlerinage à son terme était aussi l'occasion de regrouper le peuple tout entier.
>
> A ces deux notions de *nomadisme* et de *regroupement*, il en faudrait joindre probablement une troisième qui serait le lien entre les deux précédentes : celle d'un *lieu saint* (1).

A tous ces titres, nous pouvons dire du pèlerinage de Chartres — qui lui aussi devient un acte liturgique — qu'il nous fait chaque année redécouvrir ce qu'est un *vrai* pèlerinage. Il n'est pas étonnant dès lors qu'il nous redonne l'intelligence de certains événements bibliques, comme par exemple la marche d'Israël dans le désert, qui figure l'avancée de l'Eglise vers sa patrie céleste — ou de certaines choses saintes comme le lieu saint, la cathédrale, c'est-à-dire le lieu de regroupement des chrétiens autour du Christ, ou comme la messe, pâque des chrétiens, préfigura-

(1) LA MAISON-DIEU, n° 7, p. 128.

tion du banquet des cieux au terme de notre pèlerinage terrestre. Rien d'étonnant non plus à ce qu'il nous fasse retrouver les vertus si caractéristiques des *vrais* pèlerins : la pénitence, le joyeux abandon à la Providence, la simplicité, l'entr'aide, la charité fraternelle et la prière ensemble.

Le pèlerinage des étudiants à Chartres est un pèlerinage *authentique*.

Cette redécouverte du pèlerinage s'exprime dans tous les témoignages que nous avons sollicités et reçus d'un certain nombre de pèlerins. Nous croyons qu'il ne sera pas inutile d'en rendre compte pour louer Dieu des beaux fruits récoltés à Chartres et pour signaler discrètement aux organisateurs ce qui pourrait être amélioré afin que la moisson de l'an prochain soit plus belle encore.

La préparation.

Commençons par la partie matérielle. Tous les pèlerins sont d'accord pour louer l'organisation matérielle de ce pèlerinage. On ne saurait trop féliciter les responsables. Qui sait si certaines grâces auraient été reçues si l'organisation avait fait défaut ? La grâce de Dieu exige parfois le cheminement des laborieuses préparations, qui deviennent alors comme des « premières grâces ».

Puisque l'ensemble était si réussi, on n'en voudra pas aux pèlerins d'avoir signalé quelques points faibles :

> Marches trop rapides, signale la branche Rambouillet, étapes trop longues, sans arrêts suffisamment prévus, piétinements parfois... Les à-coups de la marche stoppent la discussion ou dispersent l'attention de la prière. On se préoccupe aussitôt des choses matérielles : eau, repos...

La même branche Rambouillet qui s'est retrouvée le dimanche matin à Gallardon a regretté aussi un certain désordre dans l'organisation non-synchronique des messes. On en jugera par cette question d'un pèlerin à son aumônier : « Mon Père, quelle messe fallait-il suivre : la vôtre ou celle de l'autel principal ? » Remarques analogues pour la messe d'Auneau :

> Il me paraît très regrettable, écrit un aumônier de chapitre, qu'on n'ait pu prévoir plus décemment les célébrations privées en l'église d'Auneau : cohue, installations de fortune, pour ne pas dire super-individualisme. Aussi longtemps qu'une authentique concélébration ne sera pas possible, il vaudrait mieux que les prêtres soient discrètement invités à s'abstenir de célébrer que d'avoir à le faire en des conditions semblables... surtout au cours d'un pèlerinage dont le thème portait sur la découverte ou la redécouverte de la messe.

Enfin, dans l'ordre des préparations lointaines, certains aumôniers ont déploré la carence des étudiants en chants religieux français. Le *Je vous salue Marie* chanté est devenu populaire et il faut s'en réjouir. Je connais un pèlerin qui, à son retour, ne cessait de l'entendre dans ses oreilles. Mais à part cette prière le répertoire est pauvre. Le cantique du pèlerinage n'a pas « pris ».

Passons maintenant aux préparatifs spirituels. Tous les aumôniers disent que Chartres est une moisson et que le travail a commencé à Pâques et même avant. C'est la récolte spirituelle de l'année. Et le pèlerinage vaut en général ce qu'a valu sa préparation. *A celui qui a on donnera encore, à celui qui n'a pas on ôtera même ce qu'il a...* C'est tout de même une belle réussite qu'à l'occasion de cette préparation tant d'étudiants aient lu Dom Vonier, Mgr Chevrot, Pius Parsch et le P. Chéry. Tout cela représente un bénéfice incalculable.

> Le thème de cette année, dit un aumônier, est excellent pour les chrétiens sérieux ayant déjà étudié la messe; à ceux-là les discussions, méditations et conclusions de l'aumônier ont fait prendre conscience de la place unique de la messe dans la divinisation du chrétien, de sa place mystérique. Ils ont découvert que la messe était le centre des réalités et réalisations chrétiennes. Aux autres je crains que le thème n'ait guère apporté de plus qu'une matière à discussions très embrouillées.

Parmi ceux qui n'ont pas suffisamment étudié le sujet, remarque un autre aumônier, « la discussion est vite à bout de souffle ». Ceux qu'il faut le plus redouter en un tel pèlerinage, ce ne sont pas tant les incroyants ou les marxistes que les chrétiens médiocres.

Il faut relever ici deux critiques généralement faites.

La première concerne le *plan-guide* de travail qui a été distribué. Peut-être en effet eût-il gagné à être plus simple, dégageant mieux les articulations fondamentales. Beaucoup d'aumôniers déclarent l'avoir refait eux-mêmes pour leur propre chapitre. Mais n'est-ce pas aussi parce que l'on ne comprend vraiment bien que le plan que l'on a fait soi-même ?

La seconde critique semble plus grave. Toutes les études, discussions, analyses, étaient centrées, dit-on, non pas sur la messe du Lundi de la Pentecôte qui devait terminer le pèlerinage en la cathédrale de Chartres, mais sur « la messe en général ».

Les étudiants ont appris que la messe était un acte communautaire,

un repas, un sacrifice, une fête... mais aucune des deux « routes » n'a été préparée à célébrer collectivement et dignement la messe terminale. Aussi la liturgie du Lundi était-elle loin d'être une « réussite ». Elle ne représentait ni un acte vraiment communautaire, ni un repas, ni un sacrifice, ni encore moins une pédagogie (2). On avait oublié de penser à elle. Du moins dans les chapitres. Car il ne suffit pas aux confesseurs d'orienter les pénitences individuelles vers la messe et la communion finales. Tous les chapitres doivent être dirigés vers cette messe et celle-ci doit être par elle-même un couronnement.

Songeons d'ailleurs que cette préparation eût exigé autre chose que des procédés purement livresques et des discussions. Elle eût demandé que l'on prévît des liturges qui aient le sens des grandes assemblées. Les Père Doncœur, les Dom Sérès ou les Cruiziat ne s'improvisent pas.

La route.

Ce qui compte dans un pèlerinage, c'est la route. Nombre de pèlerins en ont fait l'expérience et plusieurs aumôniers en rapportent le témoignage.

C'est sur la route que l'on fait pénitence (pieds blessés, dos douloureux, soleil harassant... goudron brûlant et fondant !) C'est sur la route que l'on accepte la discipline commune, parfois austère, que l'on prie ensemble, que l'on médite, que l'on chante, que l'on s'entr'aide. Il n'y a pas jusqu'aux discussions qui n'exigent une compréhension mutuelle et de temps à autre le renoncement à son point de vue propre. Et puis, les heures — et les jours — durant, il y a la pensée de Chartres qui élève, réconforte, donne l'espérance et la joie. Cet interminable piétinement de pèlerins est comme le courant d'un fleuve en crue qui peu à peu entraîne tout ce qui est disponible sur ses rives. Ainsi la Route demande-t-elle insatiablement de

---

(2) Que l'on nous comprenne bien. En un sens la messe est toujours la messe et elle est toujours le mystère du sacrifice du Christ. Mais ce serait être satisfait à bon compte de ne considérer dans la messe que la prononciation à voix basse, par le prêtre, des dix mots qui assurent la validité de la double consécration. La messe est un sacrement. Et un sacrement est un signe. Il doit parler aux sens. Un sacrement qui ne *représenterait* plus rien serait une contradiction dans les termes. Mieux que d'*apprendre* que la messe est un repas, un sacrifice, une fête... ne serait-il pas magnifique de vivre, ne serait-ce qu'une fois dans sa vie, une telle messe ? Il y a des réalisations qui sont des réussites. Lorsqu'elles existent, elles rendent raison des explications, mais elles valent mieux.

nouveaux sacrifices, exige-t-elle de nouveaux efforts, et creuse-t-elle toujours plus profondément. Elle amasse une à une les fleurs de la gerbe de sacrifices que ces pèlerins de Notre-Dame vont offrir à Dieu en la cathédrale de Chartres. Dieu qui sonde les cœurs sait bien que la Route peu à peu les a transformés.

L'aumônier d'un chapitre de malades écrit :

> La fusion spirituelle et l'expérience de la charité se font tout de suite dans les chapitres de malades par la présence de ces derniers. Les valides, presque honteux de leur force, font tout en leur pouvoir pour se livrer à ce moment-là et tout de suite. Cette expérience est celle aussi d'autres chapitres qui avaient la grâce de posséder des étrangers. Même souci de s'oublier et de sortir de soi, pour entourer ceux-là qui sont aussi d'une certaine façon les pauvres. Ailleurs il faut attendre que tel ou tel soit fatigué pour arriver au même contact profond.
>
> La vue des pèlerins en marche, d'une crête de la route, a suscité ce mot d'un pèlerin : « Seigneur, vois la foi de ton Eglise en marche vers toi. »
>
> Le pèlerinage marque les pèlerins, dit un autre aumônier. ...Beaucoup d'entre eux viennent à Chartres dans un but précis : vocation à éclaircir, telle vertu à acquérir... Ils ont donc beaucoup d'ardeur et de générosité et souhaitent une route assez dure. Le premier bienfait du pèlerinage a été de répondre à leur attente, de leur donner l'occasion de prier, de discuter, de réfléchir, de se dévouer.

L'austérité de la route facilite le dépouillement de soi. On devient simple. On s'ouvre aisément au prêtre. Les garçons se confessent.

Un aumônier, provincial, fit cette remarque : « Quelle simplicité ont les étudiants avec le prêtre ! C'est un grand honneur à leurs aumôniers ! » Beaucoup de conversations amorcées à Chartres, dit un autre aumônier, sont de celles qui se poursuivent des années durant. — Tout le monde remarque aussi comme les complies sont devenues prière et liturgie populaires. Elles sont chantées et « priées » par tous. Celles du dimanche soir, pour chaque Route, furent particulièrement réussies.

Il faut faire avec joie ces remarques. Il y a peu de critiques à relever ici. Sauf celle-ci qui vaut pour certains chapitres seulement où l'on regrette que le pèlerinage ne fut pas assez « tissé de prières » et que la Sainte Vierge n'y eut pas toute la place qui lui est due. Mais cette remarque ne semble pas justifiée pour tous. Il est des chapitres où le rosaire médité fut tout du long à l'honneur. — D'autres notent le *risque* qu'il y a à se retrouver trop

entre soi : on retombe dans les souvenirs scolaires, papotages, etc., il faudrait équilibrer l'homogénéité et le mélange. Difficile problème !

CHARTRES.

Levés à quatre heures du matin pour la dernière étape, les étudiants aperçoivent enfin les deux flèches inégales, si heureusement mariées, de la Cathédrale de Chartres.

Des heures durant, toutes portes ouvertes, la Cathédrale s'emplit de pèlerins. Comme la Vierge sous son Royal manteau, Notre-Dame-de-Chartres sous ses maternelles voûtes recueille de toutes parts ses enfants. La messe commence : ...*Kyrie*, *Gloria*, *Credo*..., les chants sont de plus en plus denses au fur et à mesure que les rangs se serrent. La maîtrise assure le « propre ». Il y a aussi quelques temps de silence, surtout pendant la communion que l'on ne prévoyait pas si longue.

Nous avons dit ce que nous pensions de cette liturgie du dernier jour. Voici les réflexions de quelques aumôniers :

> Plusieurs étudiants, d'origines diverses, écrit l'un, m'ont avoué leur gêne, tant à Auneau qu'à Chartres en raison du hiatus entre ce qu'on disait du caractère communautaire de la messe et les réalisations.
>
> La messe pontificale est suivie par quelques privilégiés, dit un autre; la masse s'unit à « la messe là-bas » et c'est regrettable. Ne pourrait-on obtenir de Rome pour ce jour-là un indult de concélébration ? Il est pénible de voir les messes privées s'égailler dans toutes les églises de Chartres pendant la messe commune du dernier jour à la Cathédrale. La grand'messe le lundi : catastrophique, écrit un troisième.

Les critiques portent sur trois points :

1. *Les enfants de la maîtrise.* « Souffrance, écrit-on, de voir défiler les enfants de la maîtrise aux airs compassés entre ces milliers de jeunes avides de spiritualité virile et vraie. » Les étudiants ne pourraient-ils, demande l'autre, fournir leur propre chorale à côté de celle du clergé ?

2. *Le sermon.* Voici ce qu'écrit un aumônier :

> Je souhaiterais que le sermon du lundi de la Pentecôte soit une bonne et courte homélie sur la fête du jour. Un grand discours sur le thème du pèlerinage ennuie et fait double emploi avec la méditation de route. Le Saint-Esprit a aussi son intérêt !... De même, je souhaiterais qu'on parlât du pèlerinage d'*étudiants*. Seul le Cardinal de Paris a abordé la question : étudiants chrétiens.

A vrai dire, tout le long de ce pèlerinage de Pentecôte, le Saint-Esprit a été le grand oublié. Et pourtant n'a-t-il pas à la messe, comme en tout sacrement, un rôle fondamental ? On eût aimé en entendre parler aussi bien sur la route que dans la Cathédrale.

Différemment cependant ici et là. En un congrès sur la messe, la vraie conclusion des études et des discussions, ce devrait être non pas le sermon mais la messe elle-même. La messe sans aucun commentaire et sans aucune explication, car il n'y a pas de meilleur moyen pour empêcher toute prière. Quant au sermon qui intervient après l'Evangile, il est un acte liturgique au même titre que l'offertoire ou l'action de grâces. C'est à ce titre qu'il doit prendre place et s'insérer dans la liturgie. Qu'il soit donc tout simplement ce qu'il doit être : une homélie de l'Evangile.

3. *La célébration commune.* Nous avons déjà dit ce qu'il manquait, ou plutôt ceux qui manquaient : les chefs de chœur. C'est là une fonction vraiment charismatique et qui ne se fabrique pas. Il faut donc demander les services de ceux auxquels l'Esprit-Saint a communiqué ce don.

Nous ne serions pas justes cependant si nous en restions à ces critiques. L'Esprit-Saint ne mesure pas toujours ses dons aux formes liturgiques même les mieux réussies, et il n'y a pas que l'opinion des aumôniers.

En fait, malgré le nombre, la messe fut très recueillie, et une grande partie des étudiants en fut enthousiaste. Beaucoup en furent vraiment émus, voire bouleversés. Dieu seul ici encore voit les cœurs et sait ce qu'il y sema.

A quoi tient cette divergence d'opinions ? — Cela tient à ce que la grâce du Saint-Esprit n'est liée par quoi que ce soit. Elle n'est pas à la merci de la beauté du culte, heureusement, étant en elle-même si l'on peut dire une merci.

Cela tient encore à l'émotion qui ne peut pas ne pas saisir les étudiants au terme de leurs cinquante kilomètres lorsqu'ils entrent dans cet immense vaisseau de Notre-Dame-de-Chartres. La Cathédrale, à la manière d'un sacrement, opère ce qu'elle signifie. Elle rassemble, elle recueille, elle scelle en un même bloc les pierres vivantes qu'elle réunit, elle apporte le parfum de l'au-delà, elle fait sentir les effluves de la Jérusalem céleste dont elle est la figure, elle met dans un monde à part, le monde des enfants de Dieu sous la garde de la Mère de Jésus, elle divinise.

Cela tient enfin, croyons-nous, à ce que tout simplement les étudiants

n'en demandaient pas davantage : ils ignoraient tout ce que la messe aurait pu leur apporter de plus et ne pouvaient le désirer. Mais ceux qui le savaient pouvaient-ils absolument s'en contenter ?

Le Chapitre général.

A la fin de la messe, comme une poule qui lève ses ailes pour laisser aller ses poussins, la Cathédrale ouvrit enfin ses portes, et tout ce qui était contenu dans ce vaisseau vivant s'écoula lentement, interminablement, sur les trois parvis. Environ 7.000 étudiants qui chantaient comme des gens ivres :

Reine de France, Notre-Dame,
Nous vous offrons ce beau pays...

On rassembla alors les chapitres, puis lentement, par ordre, on se dirigea vers le clos pour prendre le petit déjeuner et assister au chapitre général.

Psychologiquement le pèlerinage était fini. Il n'y manquait que l'action de grâces et la détente joyeuses. La fatigue d'ailleurs, la chaleur, et quelques défaillances qui se sont produites, ne laissaient plus beaucoup de ressources intellectuelles.

Pourquoi fallut-il alors que le discours, si apprécié, du Cardinal fût précédé de cinq discours, trop longs, et dont l'un même amena par son mauvais goût de vives protestations ?

> Le chapitre général est une mauvaise retombée, écrit un prêtre. Un mot du chef laïque du pèlerinage, et l'autre du Cardinal suffisaient amplement.
>
> Pourquoi le Cardinal qui est le Père de tous ces étudiants et étudiantes de son Eglise de Paris, et qui est encore à Chartres dans sa Métropole, ne parle-t-il pas à la messe elle-même ? — écrit un autre.

L'après-midi.

Le soleil ne fut pas doux pour ces pauvres pèlerins rassemblés en une masse compacte sur un des parvis de la Cathédrale, et ce fut là un nouvel exercice d'ascèse. Mais qu'y faire ? Et peut-on reprocher aux organisateurs, en tous points si remarquables, de n'avoir pas renouvelé le miracle de Josué ?

Ce fut un autre « miracle » que l'on vit : *Le miracle de Théophile*, joué par les Théophiliens. Le thème était admirablement choisi, l'exécution en fut remarquable. Nul doute que lui aussi compte, à sa manière, parmi les éléments religieux du pèlerinage.

Après quoi ce furent les Complies, puis le retour au clos. Lorsque le soleil baissa, malgré la lassitude et les pieds meurtris, on vit une explosion de danses joyeuses et saines où toute cette jeunesse aux mille couleurs exprimait comme elle pouvait son bonheur et son action de grâces.

Après le pèlerinage.

Après le pèlerinage il y a les souvenirs que l'on rapporte, l'émotion d'en avoir été; il y a aussi les jugements que l'on porte et qui, s'ils sont fondés, doivent permettre les améliorations; il y a enfin les fruits spirituels que Dieu seul voit, et que l'on essaye de découvrir à certains indices.

Commençons par les jugements, ou plutôt par ces constatations toutes simples que nous recueillons des aumôniers.

L'ignorance religieuse des étudiants d'abord. Un aumônier constate la disproportion énorme entre la culture profane de certains normaliens ou de certaines khagnes et leur instruction chrétienne. Un autre aumônier, de polytechniciens, remarque que les étudiants ont une foi insuffisamment formée qui fourmille d'hérésies. « Leur connaissance dogmatique est très peu intériorisée et vitalisée : résidu de catéchisme sans grande animation religieuse. »

Pour définir la messe, dit un autre aumônier, on répète que la messe est un sacrifice et on y cherche un rapport direct à la Croix, mais on oublie que la messe est la reproduction de la Cène et qu'elle se définit d'abord comme le repas pascal des chrétiens. — De même, les prêtres observent une certaine absence de sens sacramentel : on a du mal à voir que la Cène est un sacrifice du fait qu'elle est le sacrement du sacrifice du Calvaire.

A côté de l'ignorance religieuse, il y a un certain anthropomorphisme. Un autre aumônier écrit :

> Ils ont une vue un peu étriquée de notre participation au sacrifice de la messe : au lieu d'y voir l'offrande que nous faisons nous-mêmes au Père, du Corps et du Sang du Christ, et au lieu de s'unir ainsi au Christ dans son Corps mystique, ils ont l'esprit attiré par ce que chacun peut ajouter personnellement au sacrifice du

Christ : son petit effort personnel, les sacrifices faits la veille et que représentent, disent-ils, la goutte d'eau dans le vin ou la petite hostie à côté de la grande...

Difficulté encore d'admettre la souveraine indépendance de Dieu et la pure gratuité du don de sa grâce...

Cependant on relève aussi des indices de redressement :

Il y a de plus en plus de jeunes chrétiens qui cherchent dans leur christianisme le mystère religieux en lui-même, la mystique, dirions-nous. C'est la prise de conscience dominante que j'ai pour ma part retirée de mon chapitre...

Quant aux fruits spirituels, ce qui importe le plus, l'écho est unanime :

Le pèlerinage est une réussite incontestable : je crois d'ailleurs que seuls les confesseurs (j'ai confessé environ durant six heures) peuvent apprécier la portée spirituelle de son action. Cela vaut toutes les retraites du monde. Des retours s'y opèrent, des conversions s'y décident, des vocations y trouvent leur conclusion.

... Dans un groupe neutre d'une vingtaine de jeunes, deux filles sont venues à la messe le dimanche de la Trinité, avec les talas, parce qu'elles « étaient à Chartres ».

...Un catéchumène est allé le jeudi suivant chanter à Notre-Dame de Paris son couplet des Vierges de France, réciter un *Ave* et un *Magnificat* pour remercier et demander la conversion d'un autre étudiant.

...Tel autre chrétiennement transformé depuis octobre, qui avait déjà fait plusieurs fois le pèlerinage, a rêvé durant des mois de « faire enfin Chartres en y croyant ». Aussi l'ai-je vu mercredi dernier vraiment fou de joie.

Nous ne pouvons pas tout citer. Cela donne à rêver. Et l'on souhaiterait que de chaque ville universitaire de France, à la Pentecôte, un pèlerinage d'étudiants s'organisât vers le lieu saint que Notre-Dame ne manque sûrement pas d'avoir dans la région (3).

Nous ne pouvons mieux conclure qu'en citant le témoignage d'un néophyte de ces pèlerinages, missionnaire en Indochine et qui fut aumônier de chapitre :

Que d'autres fassent les difficiles, critiquent certains points de l'organisation du pèlerinage, les marches forcées des points de rassemblement aux lieux de cantonnements et de ceux-ci à la grand'-

(3) On peut voir la liste de ses haut-lieux dans *La Sainte Vierge figure de l'Eglise*. Coll. *Cahiers de la Vie Spirituelle*, Ed. du Cerf.

route. Qu'ils fassent des réserves sur la valeur de certaines allocutions, sur les rares mentions qui furent faites, en ce jour de Pentecôte, du Saint-Esprit et de son rôle dans l'économie eucharistique. Le prêtre qui revient de l'étranger après dix années passées dans une ignorance à peu près totale des choses de France et qui eut la bonne fortune de prendre part au pèlerinage dans la société toute fraternelle d'un « chapitre » ne ménagera pas les témoignages de son émerveillement; à toutes les réticences, il opposera le vieux proverbe chinois : « Un homme ne connaît pas la richesse de son blé en croissance ! » Les paysans de tous les pays du monde se déclarent rarement satisfaits de la façon dont poussent leurs récoltes, et les Français, si enclins à se juger injustement, manquent de points de comparaison pour apprécier équitablement la vitalité chez eux du christianisme. Mais qu'un pauvre missionnaire, de retour au pays, ait la bonne fortune de faire la route de Chartres avec ces étudiants bruyants et dévots, généreux et frondeurs, il s'exclame, il admire, il ne retrouve rien de pareil dans les souvenirs de France que lui avait laissés sa jeunesse, rien de pareil dans les images les plus chères qu'il a rapportées des chrétientés lointaines. Il mesure le chemin parcouru par la France chrétienne depuis les humbles débuts de l'Action Catholique, il compare mélancoliquement la vitalité d'une église adulte avec l'indigence des églises naissantes...

Le pèlerinage de Chartres est une redécouverte des vieux pèlerinages chrétiens, une redécouverte de nos cathédrales :

On peut sous toutes les latitudes jeter par milliers jeunes gens et jeunes filles sur les routes de pèlerinages et les trouver insouciants de la fatigue et des ampoules, riant et chantant sous le soleil qui frappe dur.

Mais ce qui est unique au monde c'est qu'ici le pèlerinage part de Notre-Dame de Paris et aboutit à Chartres. Il relie deux sanctuaires d'une beauté irréprochable, deux centres de vie chrétienne qui sont chargés d'histoire. Nos vieilles cathédrales en ont-elles assez vu, au moyen âge, de ces foules croyantes venant battre leurs parvis pour s'abriter sous les plis du manteau que la foi de leurs pères avait pour Notre-Dame tissé dans la bonne pierre. Mais en ont-elles vu défiler aussi au cours des âges de ces touristes incrédules, sans intelligence pour comprendre le langage de l'architecture sublime et son appel adressé à notre cœur. Durant de longues années nos cathédrales étaient de désolants musées, témoins inutiles d'un passé qui semblait révolu et les cérémonies officielles, les *Te Deum* et les obsèques nationales, ne parvenaient pas à leur rendre le bon peuple de fidèles qui s'y fussent trouvés vraiment dans leur maison.

Or voici que la foi rajeunie de chrétiens qui font masse vient consoler désormais ces églises qui furent pour un temps pratiquement désaffectées. Des jeunes hommes, des jeunes filles s'y pressent en foule, non plus comme ces curieux, comme ces inquiets qui demandaient à Lacordaire une réponse à leur anxiété — comme des chrétiens restitués à l'enthousiasme d'une foi bien vivante.

Et comme un noble édifice veut être contemplé dans l'instant qu'il répond à sa destination native, tout de même les beaux vers de la Présentation de la Beauce prennent-ils une résonance extraordinaire récités sur la route en vue de la flèche inimitable par des garçons qui n'ont cure de littérature mais font ce qu'a fait Péguy, dans la foi même de Péguy...

Autre chose encore fait de ce pèlerinage une manifestation étonnante. Les jeunes de chez nous se sont emparés de la théologie. De quoi s'entretenaient-ils sur la route, marchant d'un pas allègre malgré le sac pesant sur les épaules ? Comme les disciples d'Emmaüs instruits par le chemineau inconnu, ils s'orientaient parmi les Ecritures, ils évoquaient Melchisédech et la Pâque des Juifs et toutes les préfigurations du sacrifice eucharistique. Ils débattaient de l'ordre mystérieux qui fait de la messe une répétition de la cène, la réédition du drame du Calvaire. Ils s'interrogeaient sur l'intérêt que présente la liturgie au regard de leur vie quotidienne.

Et quand le chapitre général les rassembla pour ouïr les derniers rapports, malgré la fatigue accumulée par deux nuits trop courtes et deux journées d'effort, malgré le soleil implacable et la tentation de rire et de chanter, leur attention se laissait requérir pour des communications qu'en d'autres temps, on eût crues réservées à des séminaristes. Signe des temps : un prince de l'Eglise donne ses directives autorisées sur un point de théologie difficile; son langage a moins l'onction du langage édifiant ou le caractère abstrait des définitions théologiques, qu'il n'est le langage vrai d'un homme parlant à des hommes de ce qui doit intéresser des hommes. Six mille étudiants et étudiantes sont accrochés par ce langage. Le Cardinal a parlé d'humanisme. Aux jeunes intellectuels que l'université ou les instituts techniques convient à toutes les conquêtes, il donne un mot d'ordre :

Non point posséder sans offrir
Non point offrir sans posséder
Mais posséder pour offrir.

Ainsi d'une main ferme est indiquée la voie qui peut conduire à Dieu, par l'entremise du Christ, l'humanité de type prométhéen dont l'histoire et le don de la foi firent de nous les membres solidaires et responsables.

A.-M. H.

A travers les revues

COMMUNAUTÉS ET SOLITUDES

Dans sa « Tribune libre », La Vie franciscaine de mai fait part des réactions des tertiaires franciscains devant les fameuses « fraternités communautaires ». Les uns désapprouvent, les autres au contraire applaudissent chaleureusement :

> Quelle belle solution d'avoir des fraternités du Tiers-Ordre tirant leur subsistance matérielle d'une entreprise commune, quelle aide pour la sanctification personnelle de ceux qui sont engagés dans les liens du mariage... De quoi s'agit-il ? De réaliser grâce à l'esprit et à la règle du Tiers-Ordre la directive suivante des encycliques sociales : suppression aussi large que possible du salariat et son remplacement par l'association.

Attention cependant ! Il n'y a pas de solution concrète qui soit parfaite. De telles communautés risquent de se renfermer sur elles-mêmes et finalement de ne plus rien prouver du tout. Elles risquent aussi de se laisser prendre au jeu des affaires. Aussi un autre correspondant envisage-t-il plutôt des communautés « travaillant en pleine pâte humaine... Non pas qu'il s'agisse de tout accepter, mais il faut nous mêler à la vie même des hommes afin de leur montrer que le chemin des affaires et celui du ciel ne sont pas forcément différents ».

Réintégrer « l'homme » dans son travail — qui trop souvent est pour lui une forme d'aliénation — et lui rendre ainsi possible son épanouisse-

ment humain, spirituel et divin dans le travail même, c'est en effet un des difficiles problèmes que notre époque doit résoudre. S'inspirant des analyses de Friedmann, le P. Chenu dans MASSES OUVRIÈRES (mai) trace les grandes lignes d'une libération et d'une spiritualité par la socialisation et la technicisation du travail.

Après les laïcs, passons aux prêtres. Le besoin communautaire ne semble pas moins urgent.

Déjà, l'an dernier, l'enquête de Montvalon dans TÉMOIGNAGE CHRÉTIEN, puis les articles de LA FRANCE CATHOLIQUE nous avaient alertés sur le problème de l'isolement des curés de campagne. En ce mois de mai, plusieurs journaux et revues embouchent la même trompette d'alarme.

CITÉ FRATERNELLE (16 mai), l'hebdomadaire catholique de Besançon, aborde l'aspect économique, qui n'est pas le moins dramatique, de cet isolement. Que de *misères ignorées* en effet chez ces humbles et valeureux pasteurs de nos campagnes !

Mais il y a aussi l'aspect apostolique et l'aspect spirituel. SERVIR publie un numéro spécial : *Nos campagnes chrétiennes de demain* (mai) où le sujet est largement abordé. Voici ce que, en conclusion de ses observations, écrit un curé de campagne :

> Certes nous entrevoyons un remède mais nous ne voudrions pas redevenir grands séminaristes et faire des rêves. Au fait, pourquoi pas ? si ces rêveries se transformaient en prières pour que la vie communautaire rêvée avant notre sacerdoce se réalise sous la forme d'équipes sacerdotales, groupées par secteurs déterminés suivant le cadre géographique et les moyens de communication ?
>
> ...Ces équipes examinant pour tel milieu donné le meilleur moyen de propager le message évangélique, s'épauleront pour les réalisations qui paraîtront les plus adaptées, pourront même s'aider mutuellement à maintenir leur idéal sacerdotal : je ne parle pas d'entr'aide économique... car on se demande si ce ne sera pas là une des causes qui conduiront à la réalisation de ce rêve. On préférerait des causes plus nobles.

Même son de cloche dans la REVUE DIOCÉSAINE DE TOURNAI (mai). L'article est intitulé : *Un grand mal à supprimer : l'isolement des curés de campagne.* L'auteur (R. Riche) commence par publier un nombre impressionnant de témoignages, comme ceux-ci :

> Ce qui démoralise, c'est l'isolement, c'est l'ambiance corrompue, c'est la méchanceté des gens. J'ai la conviction qu'il y a quelque

chose à faire, qu'on peut obtenir des résultats; mais pour tenir quand on est seul, il faudrait être un héros. Je considère comme dangereux d'envoyer de jeunes prêtres en de telles paroisses.

En n'étant pas plus nombreux que nous sommes, écrit un autre curé, nous pourrions rendre infiniment plus, il nous faudrait une organisation qui, en maintenant dans la ferveur et dans l'union entre prêtres, nous maintint dans le zèle efficace.

Le remède, propose l'auteur, c'est d'abord la constitution d'équipes apostoliques de prêtres qui se réunissent régulièrement..., c'est ensuite, là où c'est possible, la vie commune des curés :

Des statistiques sérieusement établies montrent que la pratique religieuse dans des paroisses organisées en groupement est supérieure à celle qui existait antérieurement au groupement. L'Action Catholique se développe d'une façon beaucoup plus sûre et continue, dans le secteur où travaille une communauté sacerdotale.

Aussi les CAHIERS DU CLERGÉ RURAL (mai) se réjouissent-ils de publier cette ordonnance de S. Exc. Mgr Chollet, créant des doyennés nouveaux, homogènes, où le travail d'équipe sera facilité :

...Il n'est pas bon que le prêtre soit isolé. Il a besoin de l'amitié de ses confrères; en outre la collaboration ne stimule pas seulement son activité, elle en accroît le rendement. Quand les pasteurs sont assemblés pour la prière, la présence divine promise par Notre-Seigneur est un gage assuré de lumières et de forces surnaturelles.

...Vous avez éprouvé combien le travail en équipe, non seulement vous était bon pour votre vie morale, spirituelle et sacerdotale, mais encore combien il est nécessaire pour ajuster votre effort à l'œuvre qui s'impose aujourd'hui...

•

Il y a enfin les missions. Là, plus qu'ailleurs, le besoin, l'urgence même, de communautés vraiment ferventes, se fait sentir. C'est pourquoi CONTEMPLATION ET APOSTOLAT (supplément au BULLETIN DES MISSIONS, 1947) montre le rôle privilégié que devraient avoir en pays de missions les communautés monastiques. Il ne suffit pas de présenter, de bouche, la doctrine. Il faut en apporter le témoignage vécu, l'exemple vivant. Si Dieu mérite qu'on le cherche totalement, il faut qu'existent ces communautés qui ne soient faites que pour Lui, que saint Benoît appelle : « des écoles du service du Seigneur ». Nous pensons nous aussi ceci : « Un homme ne croira pas aisément qu'une religion soit profonde et surnaturelle tant qu'elle n'aura pas exprimé sa valeur dans certaines formes de vie essentiellement contemplatives ».

Ajoutons, selon la remarque de Dom Delacroix, que cela n'implique nullement la fondation partout de grands monastères. Il suffit de quelques religieux. Il s'agit surtout de fonder des écoles de prière et de vie parfaite, « c'est-à-dire envoyer quelques maîtres : les élèves viendront nombreux chercher auprès d'eux la lumière et la vérité ».

A ce sujet, il faut se réjouir des deux fondations monastiques, en terre d'Islam, dont nous parle la même livraison de CONTEMPLATION ET APOSTOLAT. L'institution bénédictine, avec toutes les souplesses de sa Règle, était parfaitement capable de faire les adaptations nécessaires, et elle n'y manqua pas. L'architecture, l'ornementation, l'ameublement, tout y est conçu à l'arabe, afin que personne ne s'y sente extérieurement dépaysé.

> La prière liturgique s'y déroule dans des chapelles sans prétentions architecturales, mais meublées à l'arabe, couvertes de tapis sur lesquels on se déchausse pour marcher, comme dans les mosquées et comme à notre office du vendredi saint, après avoir fait à l'entrée ses ablutions à l'eau bénite. Souvent les appels à la prière, qu'ils soient la cloche du monastère ou la voix du muezzin, unissent leurs échos. Les mouvements liturgiques : génuflexions, inclinations, prostrations, gestes des mains tendues, rejoignent avec très peu de différence ceux que font les Arabes dans leurs prières rituelles.

Au sujet des habits, les moniales de Médéa et de Boghari se sont conformées aux indications de saint Benoît qui dit au chapitre 55 de sa Règle : « De la couleur et de la grossièreté de ces objets, les moines ne doivent pas s'inquiéter, mais la matière en sera telle qu'on peut la trouver dans la région qu'ils habitent au meilleur marché possible. »

> [Nos] vêtements monastiques sont blancs, faits d'étoffe tissée dans nos ouvroirs, la coule est remplacée par le haïk, grand voile dont s'enveloppent complètement les femmes du pays.

Quant aux prières usuelles, en dehors de l'office divin, elles sont récitées en arabe.

Il faudrait multiplier les fondations de ce genre et surtout les monastères de moines. D'autres requêtes ont déjà été adressées aux sœurs. A Alger par exemple.

> A Alger un monastère pourrait faire de son hôtellerie un foyer pour étudiantes indigènes. Cette activité a été spécialement demandée aux bénédictines par les intéressées elles-mêmes qui, gênées

dans leur milieu pour poursuivre des études exigeant plus de liberté que celle qui est ordinairement laissée aux jeunes filles de leur condition, le sont plus encore en milieu européen. Ces jeunes filles, particulièrement sympathiques, se trouvent dans un isolement très grand, en butte à l'incompréhension, entre deux civilisations qui les rejettent ou les désaxent en les poussant à une évolution trop rapide, pour laquelle elles ne sont pas prêtes. Qui ne voit l'importance de tels contacts intellectuels et spirituels ?

Que l'on ne croie pas cependant que ce « communautarisme » ou du moins ce cénobitisme renaissant soit partout et toujours le dernier mot de la perfection. Dans son si beau livre *L'ascèse chrétienne*, Dom Stolz a heureusement rappelé la prééminence de la vie anachorétique sur la vie cénobitique — qui est en quelque manière une école de la vie érémitique. A cet égard, il est bien intéressant de lire la *lettre*, jusqu'ici inédite, de saint Pierre Damien, que publie Dom Leclercq dans le n° 18-19 des STUDIA ANSELMIANA consacré au 14e centenaire de la mort de saint Benoît.

La lettre est adressée à deux moines qui ont quitté le monastère pour mener la vie érémitique et qui demandent d'être ensevelis dans le lieu même où ils auront vécu. Pierre discerne dans cette curieuse requête des deux religieux la preuve du prestige qu'exerçait sur eux la vie érémitique, et il en profite pour les encourager dans cette conviction et proclamer une fois de plus que la vie des ermites est un état de haute perfection et de plus grande pauvreté. Dom L. commente :

> La pauvreté des moines avait consisté à ne rien avoir, puis à posséder en commun. Pierre Damien atteste qu'elle franchissait une nouvelle étape : les ermites renonçaient aux biens même communs, qu'avaient accumulés ces monastères.

Naturellement tout le monde n'est pas appelé à mener cette vie. Il y faut une vertu éprouvée.

> La solution vers laquelle on s'orientera dans le monachisme bénédictin [de cette époque] consistera, de plus en plus, à assurer à ceux des religieux qui veulent se retirer quelque temps au désert la possibilité de satisfaire cette aspiration : cénobitisme mitigé, érémitisme organisé autour d'une communauté : quel que soit le nom qu'on lui donne, cette forme de vie est celle en faveur de laquelle se prononcent entre autres un Jean de Fécamp et un Pierre Damien. On fait alors volontiers l'éloge de la vie solitaire. Pierre Damien lui-même a plusieurs fois chanté la litanie de la « cella », c'est-à-dire de l'ermitage où un moine vit loin des hommes, fussent-ils religieux, en présence de Dieu seul.

> ...[Il semble] que l'existence de chacun des religieux consistait en périodes passées alternativement au monastère et au désert.

N'est-ce pas cette méthode que prendra plus tard le Carmel et dont la tradition est reprise aujourd'hui par les Carmes de France, grâce à leur « désert » dans le Midi ? Si communautaire qu'il soit, notre siècle est encore sensible à cette institution. On en tirera la preuve dans l'article de Ecclesia du 1er mai : *La vida ermitaña en Mallorca* et surtout dans la séduction qu'exerce actuellement la figure spirituelle du P. de Foucauld. Ceux qui ont goûté le beau livre du P. Voillaume : *Les fraternités du P. de Foucauld*, liront avec intérêt aussi les pages consacrées à sa spiritualité dans les Cahiers Ch. de Foucauld (n° 8).

Très tôt on discerne chez lui un « attrait irrésistible vers la vie solitaire et contemplative » et cette nostalgie de la vie érémitique rejoint aussi chez lui un besoin de pauvreté plus grande et d'abjection. A Akbès, comme à Notre-Dame-des-Neiges, il constate : « ....Ce n'est pas toute la pauvreté que je voudrais, ce n'est pas l'abjection que j'avais rêvée... »

Devenu ermite du Sahara, Ch. de Foucauld concevra sa mission de cette façon :

> Nous ne coopérons pas à la glorification de Dieu [...] par la prédication de l'Evangile, mais nous y coopérons cependant avec efficacité en portant au milieu des peuples Jésus présent dans la sainte Eucharistie [...] comme la Très Sainte Vierge sanctifia, en prêchant en silence, la maison de saint Jean en y portant Notre-Seigneur et en y pratiquant ses vertus.

Et puisque nous terminons au désert et chez les ermites, nous est-il permis de citer cette fois-ci la revue Ibla (1er trim. 1948) en épinglant ces quelques vers du poëte ascète Abu-l-Atâhiya. Ce pessimiste ne nous fait-il pas penser à l'Ecclésiaste ?...

> Toi qui te bâtis une fortune, pour autre que toi tu construis,
> Toi qui amasses des richesses pour autre que toi tu rassembles
> Je vois les humains prêts à bondir sur l'occasion
> Mais tout homme, à son jour, inéluctablement sera terrassé.
> Béni soit, Celui qui, seul, détient souveraineté !

A.-M. H.

LES LIVRES

PROBLÈMES DU SACERDOCE

F. MOUREY, chan. rég. de l'Imm. Concep., *Comment assurer la persévérance de nos élèves dans les petits séminaires*. Spes, 1948, 55 pp.; 50 frs. — P. STANISLAS DU CHAMBON-FEUGEROLLES, o. f. m. cap., *L'Ordre du Christ*. Ed. X. Mappus, 1945, 48 pp.; 12 frs.

Dans la première partie de sa brochure, M. Mourey étudie les causes de l'*affadissement* des jeunes dans les petits séminaires. Puis il présente une série de remèdes nécessaires. Mais ces remèdes sont insuffisants, « partiels ». Dans une troisième partie l'auteur envisage alors « le remède spécifique : la formation des formateurs ». N'est pas éducateur qui veut; il y faut une vocation; il faut aussi que la vie de ces éducateurs de futurs prêtres seconde leur enseignement, c'est-à-dire qu'elle soit elle-même un enseignement; il faut enfin qu'il y ait unité de doctrine pédagogique et que ces éducateurs se perpétuent en se recrutant. Pour toutes ces raisons et d'autres concomitantes, l'auteur montre la nécessité d'une *société religieuse de clercs éducateurs* au service des diocèses français et des seuls diocèses français. En traçant les grandes lignes de cette société l'auteur montre comment elle conciliera la vie commune et religieuse avec le service exclusif de la Hiérarchie en France. Les occupations de la vie religieuse étant considérées aujourd'hui comme extérieures aux activités hiérarchiques, beaucoup ne comprennent guère en effet cette conciliation, mais l'auteur, qui est chanoine régulier, n'a pas de peine à défendre la formule d'une vie religieuse et diocésaine à la fois.

L'idée, d'ailleurs, est dans l'air. Le petit livre du P. Stanislas le montre encore. L'Ordre du Christ, l'Ordre fondé par le Christ en groupant autour de lui ses apôtres est un ordre religieux — avant la lettre. Le clergé dit séculier n'est venu qu'après. La vie parfaite des prêtres diocésains ne peut se concevoir que dans un retour à la vie des premiers apôtres, c'est-à-dire dans la vie commune et le partage des biens qui constituent essentiellement la vie régulière. Et ceci naturellement au service du dio-

cèse. Que les prêtres diocésains (ou tout au moins une partie d'entre eux car l'équilibre spirituel demande qu'il y ait toujours à la fois réguliers et séculiers) soient, comme autrefois les chanoines réguliers mais sous une autre forme, les religieux de l'évêque.

Peut-être, dans cette dernière brochure, y aurait-il à critiquer telles affirmations d'ordre historique ou canonique. Mais la thèse est inattaquable, et nous ne pouvons qu'applaudir à ces efforts de ressourcement évangélique. Puissent ces projets ne pas rester des vues de l'esprit !

A.-M. HENRY.

Charles DE BEAUCOURT et Ernest MURA, des Fr. de Saint-Vincent-de-Paul, *Les degrés du sacerdoce : I. Ordres mineurs; II. Ordres sacrés.* Blot, 1947, 2 vol. in-8 couronne, 261 et 406 pp.

Cet ouvrage est destiné à la jeunesse cléricale qui se prépare aux saints ordres. Le fond premier en est du P. de Beaucourt, directeur des études au scolasticat romain de son institut, mort en 1904. Ce Père y fait pour chaque ordre un commentaire du Pontifical et en expose les vertus et l'esprit. Le P. Mura compléta ce travail, en donnant un développement beaucoup plus considérable aux questions concernant les ordres sacrés (bréviaire, vœu de chasteté, dons du Saint-Esprit, grandeur du sacerdoce, sainteté du prêtre, messe et apostolat).

L'exposé s'appuie à une théologie solide, soit sur le sacerdoce soit sur la messe. La question du caractère du sacrement de l'ordre est cependant traitée d'une façon extrêmement brève : une note de trois lignes du P. M., rectifiant cinq lignes du P. de B. (I, p. 74). On aimerait aussi à trouver quelques indications historiques sur la naissance des différents ordres. Enfin, contrairement à l'affirmation de la p. 198, la théologie n'assimile pas la transsubstantiation à la création, assimilation qui serait d'ailleurs inexacte.

La partie écrite par le P. de B. a, çà et là, un peu vieilli. Le chapitre consacré au bréviaire est au contraire très au courant du renouveau liturgique actuel et de ses aspirations.

Les citations des documents officiels de l'Eglise et des ouvrages antérieurs sur la question sont nombreuses, en particulier celles de l'Ecole française du XVII^e^ siècle. Il n'est fait toutefois aucune mention du livre de l'abbé LEMAITRE, *Notre Sacerdoce,* paru en 1945.

Les notes sont parfois défectueuses, soit par leur contenu même (v. g. I, note 3, p. 22) soit parce que leur référence au texte est inexacte (v. g. II, note 39, p. 197; note 40, p. 198).

Cet ouvrage, dont l'ensemble est solide et pieux, se termine par des méditations sacerdotales sur le chemin de la Croix, dues au P. de B.

J. P.

N. B. — Rappelons que depuis la publication de ce livre la Constitution Apostolique, *Sacramentum Ordinis* du 30 novembre 1947 a affirmé que la seule matière nécessaire à la validité du sacrement de l'Ordre (diaconat et presbytérat) était l'imposition des mains, et que la seule forme nécessaire était dans les paroles qui déterminent le sens de cette imposition des mains.

René DUBOSQ, P. S. S., directeur du Grand Séminaire de Bayeux, *Initiation sacerdotale. Ma Retraite avant les étapes.* Tome II, *Avant les trois ordres sacrés.* Trois fascicules in-16 de XXVI-487 pp.

(sous-diaconat), XVIII - 489 pp. (diaconat), et I XIII-594 pp. (presbytérat). Paris, Desclée et Cie, 1947.

Ce volume fait suite à un premier tome consacré aux retraites pour la prise de soutane, la tonsure et les ordres mineurs. Il prévoit six jours pleins de retraite pour chacun des trois ordres sacrés, y compris le diaconat. M. D. y guide le retraitant pas à pas, lui donnant pour chaque jour une méditation, une explication du pontifical, trois chapelets et un chemin de croix méditésé, une visite au Saint-Sacrement méditée, une lecture d'Ecriture Sainte, une de l'Imitation, et deux d'auteurs spirituels, entre lesquels ils doivent naturellement placer la récitation du Bréviaire.

Le tout est généralement très copieux. Ainsi dans la retraite du sous-diaconat il y a pour la première matinée 66 pages à lire et la première méditation occupe quinze pages. Sur quoi l'auteur note : « L'ordinant trouvera sans doute que cette méditation ainsi que les suivantes sont d'une longueur exagérée. »

Les méditations sont faites, selon la méthode de Saint-Sulpice, telle que l'a développée M. Tronson. Les commentaires historiques et liturgiques du pontifical sont intéressants. Les lectures spirituelles sont variées : l'encyclique de Pie XI : *Ad catholici sacerdotii fastigium* y occupe la place d'honneur.

Ce vouloir de guider pas à pas le retraitant a obligé l'auteur à un morcellement dans lequel les valeurs relatives des sujets ne sont pas toujours respectées : ce qui est dit du bréviaire par exemple demeure bien superficiel. Une lacune grave : à peu près rien sur le caractère du sacrement de l'ordre qui en est cependant l'essentielle grandeur. L'ensemble est pénétré de la vieille sagesse et de la piété sulpicienne

La forme est traditionnelle. Mordra-t-elle bien sur les jeunes clercs d'aujourd'hui ? Et leur semblera-t-il normal et conforme à leurs légitimes aspirations liturgiques, en ces jours de prière, de réciter Complies dès le début de l'après-midi pour courir ensuite à d'autres exercices, ainsi qu'il leur est proposé dans le Règlement ?

J. P.

PATRISTIQUE

ATHANASE D'ALEXANDRIE, *Contre les païens et sur l'incarnation du Verbe*. Introd., trad. et notes de P. Th. Camelot, o. p., 317 pp. (Sources Chrét., 18), Paris, Le Cerf, 1947; 280 frs.

Voici quelques mois, la Coll. « Sources Chrétiennes » nous donnait la traduction des Lettres de saint Athanase à Sérapion sur la divinité du Saint-Esprit; voici maintenant un nouvel ouvrage du grand docteur dont l'importance n'est pas moindre et qui mérite une diffusion plus large encore.

C'est une œuvre de jeunesse, antérieure sans doute au Concile de Nicée et aux controverses soulevées par l'enseignement d'Arius. Le P. Camelot estime pouvoir la dater avec vraisemblance des environs de 323. Athanase est alors un jeune diacre, secrétaire de l'évêque Alexandre, peut-être déjà familier avec le grand Antoine et les milieux ascétiques du désert, mais certainement frais émolu des écoles de rhétorique. Ce grand discours adressé aux païens croit devoir, pour mériter leur attention, user

abondamment de la technique littéraire mise en vogue par la seconde sophistique.

Avouons que ces redondances, ces lieux communs de morale et ces tableaux de genre qui exploitent des recettes d'école ne sont plus de notre goût, non plus que l'érudition de seconde main qu'Athanase, en bon alexandrin, prodigue. Il ne sera jamais un styliste, à la manière de ses disciples de Cappadoce, mais plus tard la polémique contre les ariens nous vaudra, notamment dans l'Histoire écrite pour les moines, des œuvres directes, familières, étonnamment vivantes. Les discours contre les païens datent.

Aussi bien n'est-ce pas la forme qui nous intéresse. Sous ce vêtement pseudo-classique s'exprime une pensée déjà en possession des intuitions maîtresses de la théologie d'Athanase. C'est surtout dans la seconde partie du traité, celle qui très tôt fut considérée comme un message indépendant sur l'Incarnation du Verbe, que se rencontrent les formules les plus prégnantes. Mais ces pages sur l'Incarnation sont inséparables de celles sur l'existence de Dieu qui les préparent. Pas plus que les apologistes des siècles précédents, Athanase ne se soucie d'écrire une théodicée. Il ne connaît qu'un Dieu, le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui s'est révélé à nous par son Verbe. Dès le début c'est d'une justification de la foi chrétienne qu'il s'agit, et dès l'abord aux accents des apologistes se mêlent ceux de Protreptyque de Clément.

Après avoir une fois de plus développé les théories sur l'origine et le développement de l'idolâtrie traditionnelle depuis les derniers livres de l'Ancien Testament, après avoir repris la critique des théologies païennes : évhéméristе, stoïcienne, néo-platonicienne, l'A. initie ses lecteurs à la connaissance du vrai Dieu dont l'âme est son image. Il en établit l'existence et l'immortalité, ce qui nous vaut de belles pages qui préparent déjà les développements de saint Grégoire de Nysse.

La création en effet suppose l'existence du Verbe ordonnateur qu'Athanase chante avec éloquence. C'est ce Verbe qui « cause de la philanthropie et de la bonté de son Père, et pour notre salut, s'est manifesté à nous dans un corps humain ». Par l'Incarnation, le Verbe vient renouveler le monde qu'il avait créé et que le péché avait perdu (p. 57). Dans des pages admirables où il se montre le disciple éloquent de saint Irénée et à travers lui de saint Paul, Athanase développe ce thème du renouvellement de l'image du Verbe dans l'homme par le Christ qui vient « récapituler », ramener à son origine première l'humanité déchue. On lira avec intérêt la partie de l'introduction (p. 57 à 73) où le P. Camelot explique cette théologie grandiose à la lumière des prédécesseurs de saint Athanase et notamment de saint Irénée dont il montre l'influence sur le jeune alexandrin. Cette conception « physique » de la Rédemption qui mit au premier rang le rôle de l'assomption par le Verbe d'une nature humaine pour la restauration de l'homme en son état premier de sainteté ne diminue en rien l'importance de la Passion et de la Croix. Pour vaincre la mort qui est le fruit dernier et la conséquence inéluctable du péché, il fallait que le Verbe qui est vie subît la mort et introduisît en quelque sorte la source et la semence de l'immortalité jusque dans son empire. Alors seulement, l'homme retrouvera la vraie connaissance de

Dieu : l'âme redevenue image sans souillure réfléchira comme un miroir la lumière du Verbe. Mais encore faut-il pour cela que le Verbe soit vraiment Dieu, et longuement l'A., dans la dernière partie de son traité, développe une christologie embryonnaire encore, maladroite parfois : ni Arius, ni Apollinaire, ni Nestorius, ni Eutychès n'ont encore obligé la théologie orthodoxe à préciser ses formules. Pour Athanase, et ce sera jusqu'à la fin de sa vie son grand argument, la preuve manifeste de la divinité du Christ est qu'il nous restitue l'incorruptibilité et l'immortalité, deux valeurs qui pour les Grecs sont inséparables : divin et immortel sont synonymes. Or que le Christ soit ressuscité et vivant, la propagation du christianisme et ses fruits de sainteté le démontrent. Le Christ vit dans les chrétiens et il les divinise : c'est ce que montrent les pages pleines de ferveur qui achèvent le traité et que le P. Camelot commente heureusement (pp. 90-92) avant de résumer les grands thèmes de la christologie d'Athanase.

La traduction, aussi aisée que le permet le style redondant de l'auteur, tient compte de tout ce que nous connaissons à l'heure actuelle de l'histoire complexe du texte. Celui-ci malheureusement manque encore. Puissent des temps meilleurs permettre aux éditeurs de « Sources Chrétiennes » de le joindre à tous les volumes, même s'il n'a pu être révisé sur les manuscrits, en y ajoutant la publication d'indices dont l'absence se fait cruellement sentir. Cette œuvre deviendrait l'instrument de travail qu'elle se doit d'être. Telle qu'elle est, du moins, comble-t-elle ceux qui désirent alimenter aux sources leur vie spirituelle.

J. H. Dalmais.

PÉDAGOGIE ET LITURGIE

Le catéchisme de Belgique mis à la portée des Enfants de 1re année par les Catéchistes de Crainhem, sous la direction de M. l'Abbé Van Eckout. Editions du Centre Catéchistique de Crainhem, 1 vol., 270 pp.

Les enfants de Belgique, qu'ils aillent à l'école neutre ou dans les écoles catholiques, reçoivent tous les jours, de six à quatorze ans, une leçon d'instruction religieuse, et parfois deux. Heureux enfants, dira-t-on. Et leurs maîtres doivent, en principe, suivre un programme dont les directives suffisent à remplir un grand livre. Heureux maîtres ? Non, si l'on croit qu'une certaine souplesse et une certaine liberté sont nécessaires à l'efficacité de l'enseignement d'éducateurs dignes de ce nom. Il est vrai qu'il y a les autres...

Ce programme, comment l'étoffer? Ce livre-ci est une réponse pour la première année. On y trouve une adaptation familière des principales notions du catéchisme et un moyen d'arrêter longuement les petits, sans les ennuyer sur ce qu'on désire qu'ils comprennent.

Mais présenter aux enfants quelque chose à comprendre d'où ils puissent tirer une leçon de vie, est-ce tout notre but ? La fonction propre du catéchiste ne consiste-t-elle pas, d'abord, à donner à la foi des enfants une information *authentique* tenant compte non pas seulement de ce que cette foi est aujourd'hui, naïve et crédule, mais de ce qu'elle sera demain, face à

la critique ? Est-ce servir la Vérité, est-ce servir la Foi, que d'imposer à l'imagination des représentations arbitraires ? On lit, page 23, que le Créateur « a tout fait en un instant »; p. 42, que le bon Dieu prenant un peu de terre a modelé « une statue, une sorte de grande poupée ». On ne nous épargne aucun détail, bien propre à imposer ces représentations comme réelles, sur la guerre des Anges sur la fameuse « pomme » du paradis terrestre, sur les conversations de Dieu avec l'homme ou avec lui-même. Loin d'aider l'enfant à se dégager d'un anthropomorphisme excessif, on l'y enfonce.

Les catéchistes qui proposent ces entretiens, et ceux qui les reproduisent dans leurs cours, n'ont pas encore commencé à voir que l'enseignement religieux n'est pas si facile que ça; ils n'ont pas encore commencé à sentir la responsabilité que les maîtres des petits ont à l'égard de la foi des grands, ou de la perte de cette foi.

La déchristianisation de la Belgique n'est pas aussi avancée que celle de la France, diront-ils pour leur défense. Acceptons-le, sans y regarder de trop près. Ne serait-ce pas une raison pour essayer de l'enrayer, au lieu de perpétuer les erreurs qui contribuent justement à la déchristianisation ?

Reconnaissons humblement que la pédagogie catéchistique actuelle, la plus avancée semblera demain, à ceux qui voudront la repenser, encore entachée de bien des erreurs; il y a cependant dès aujourd'hui, de ces fautes qu'on ne doit plus faire. Et ce n'est pas suffisant d'en juger par les aspects les plus extérieurs, les plus « verbaux », oserait-on dire. Qu'importe par exemple qu'on supprime de son vocabulaire, l'expression « jours » quand on parle de la création, si l'impression de magie et de soudaineté est conservée ? Ce n'est pas servir la vérité.

Cette grave réserve de fond mise à part, on peut cependant prendre dans ce volume, copieux et facile à consulter, beaucoup de questionnaires, de « mots d'ordre » bien choisis, de développements inspirés de la vie quotidienne.

Les Religieuses du Cénacle en collaboration avec M. l'Abbé Raimond, *Dieu notre Père*. Ed. Spes, Livre de l'élève, ill., 285 pp.; 220 frs. — Livre du maître, 420 pp.; 325 frs.

La qualité fondamentale de cet ouvrage qui est un ordonnancement logique extrêmement solide, chaque idée liée à la précédente et à la suivante avec une rigueur (inductive ou déductive, c'est toujours rigueur) à laquelle l'esprit ne peut échapper du moment qu'il se plie à cette discipline, cette qualité est peut-être ce qui fera hésiter sur l'emploi de la méthode au moins les catéchistes de milieux populaires et tous ceux qui se reconnaissent quelque tâche de « missionnaire ». Y a-t-il des adolescents pour qui c'est un besoin de construire de cette façon leur système religieux ? Là où la réponse sera affirmative, le maître pourra se servir du manuel comme d'un cadre où lui-même apportera, outre ce qui lui est proposé dans son propre livre, des développements, des faits, des êtres, de la vie.

Dans une prochaine édition, on mettrait au point certaines propositions, celle-ci par exemple (p. 83), qui a disparu du catéchisme officiel : tous les hommes croient qu'un Dieu existe. Hélas !

M. Fargues.

Ricardo Arsonada, S. J., *Novum Psalterium, magnum Ecclesiæ donum*. Shanghaï, 1946, 50 pp.

Un missionnaire en Chine, qui s'était signalé il y a vingt ans, par des travaux publiés à Rome sur les Psaumes, nous dit aujourd'hui sa joie de voir réalisée par l'Eglise cette nouvelle version latine du Psautier, tant souhaitée. Cette joie ne l'empêche pas d'examiner avec une déférente liberté l'œuvre des professeurs de l'Institut Biblique, qu'il nomme *Psalterium Pibicum* (Pont. Inst. Bibl.) par opposition au *Gallicanum* et au *Romanum* de saint Jérôme.

Dans la première partie de sa brochure, l'auteur reprend une à une les imperfections reprochées à la traduction des Septante et à la Vulgate latine, par les éditeurs du *Pibicum* dans leurs prolégomènes. Il montre par des exemples précis que si, dans l'ensemble, la nouvelle traduction l'emporte de beaucoup sur ses devancières, elle n'a cependant pas toujours su éviter les défauts qu'on leur reprochait, et que ces reproches eux-mêmes sont d'ailleurs parfois exagérés. Une seconde partie envisage directement les imperfections, relatives ou absolues, de la nouvelle version, qui n'est du reste pas encore définitive.

Le Père Arsonada aurait souhaité, en particulier, que les traducteurs s'en tinssent plus strictement à l'indication que leur donnait le Souverain pontife de se conformer autant que possible à la Vulgate (*veteris venerandæ Vulgatæ... quantum fieri posset; rationem haberet*, motu proprio du 24 mars 1945), ou au principe de saint Jérôme de ne point faire de changement sans nécessité (P. L., 22, 843, 848). Ces remarques, formulées du seul point de vue scripturaire, et conformes à celles qu'ont exprimées ailleurs plusieurs autres exégètes ou philologues, nous ont paru fort sages et aptes à préparer cette amélioration progressive de leur ouvrage, souhaitée par les éditeurs mêmes du *Pibicum*.

J. GAILLARD.

Le psautier romain. Trad. et commentaire par Dom Salvin Ely, chartreux. Ed. de l'*Œuvre Saint-Augustin*, à Saint-Maurice (Suisse), 1948, 468 pp.; francs suisses : 12,50.

Après celle de M. l'abbé Van der Waeter, voici une nouvelle traduction française du nouveau psautier. Le livre de Dom Ely, magnifiquement présenté, sur beau papier, comprend d'abord une introduction en deux parties : une sorte d'initiation à la connaissance des psaumes, puis un petit traité en sept pages sur la psalmodie et la vie spirituelle. Les psaumes viennent ensuite, présentés en deux colonnes : le latin d'un côté, la traduction française de l'autre. Celle-ci est souvent interrompue par des additions ou des paraphrases en italique, dont à vrai dire on se passerait ordinairement. Par contre, les titres, sous-titres, et très brefs commentaires d'ordre historique, exégétique, liturgique et spirituel qui précèdent ou suivent le psaume, sont remarquables et constituent une initiation d'excellente qualité. La belle disposition typographique et les divisions apparentes du texte contribuent aussi beaucoup à la compréhension.

Au total, si cette traduction, non rythmée et non poétique, ne peut constituer en elle-même une prière, elle est une excellente initiation à la prière.

A.-M. H.

Dom Jacques FROGER, *Les origines de Prime.* Rome, Edizioni liturgiche, 1946. Un vol. in-4 de 132 pp. (Bibliotheca « Ephemerides liturgicæ », vol. 19).

Dans ses Institutions cénobitiques

(III, 8), Cassien raconte que dans un monastère de Bethléem, pour éviter que les moines ne prolongeassent jusqu'à Tierce le repos qu'ils prenaient après l'office nocturne, on institua une nouvelle Heure canonique.

Dans cette Heure nouvelle on voit habituellement celle de Prime. Pour D. Froger, il s'agit des Laudes, ce qui conduit à modifier les idées courantes sur la genèse des Heures canoniques. Au lieu d'admettre que les plus anciennes sont celles de Vêpres et de Laudes, auxquelles s'ajoutent peu à peu les Nocturnes quotidiens, puis les Heures du jour et enfin Complies, on aurait d'abord les Nocturnes et les Vêpres, viendraient ensuite, en Asie-Mineure, Tierce, Sexte, None, puis Complies. Vers 370 on y aurait ajouté les Laudes, à Bethléem d'abord, puis ailleurs, et ce n'est qu'au début du VIe siècle qu'apparaîtrait Prime.

D. Froger appuie sa thèse sur une documentation fort riche, extrêmement précieuse pour ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'office divin. L'interprétation du passage fondamental de Cassien et de l'expression « pariter consummata » paraît cependant contestable. On ne voit pas non plus comment expliquer que ce nouvel office, dans lequel il faudrait voir les Laudes, n'ait comporté que trois psaumes, tout comme Tierce et Sexte.

Cet ouvrage cependant, même si sa thèse principale ne devait pas être retenue, aura le grand avantage d'obliger les historiens à ne pas accepter trop vite les solutions courantes et à soumettre à un nouvel examen les témoignages relatifs aux origines de l'office canonique. Ce travail leur sera grandement facilité par le soin qu'a eu l'auteur, et de cela on ne saurait trop le remercier, de grouper tous les matériaux nécessaires pour une pareille étude.

H. D.

BIOGRAPHIES ET HAGIOGRAPHIES

Abbé F. Gaye, *Les étapes d'une conversion. Antoinette.* Ed. Casterman, 1947, 308 pp.; 180 frs.

En 1931, Antoinette est en convalescence à Aire-sur-Adour. Elle trouve là, elle jeune théosophe, son chemin de Damas et même Ananie, dans la personne d'un prêtre à qui sont adressés le journal intime et les lettres dont se compose cette involontaire autobiographie spirituelle.

Existence pathétique d'une âme pascalienne, rendue pour deux ans à la vie active et jetée dans un milieu médiocre à Villy, petit bourg du Calvados, derrière Falaise. C'est là qu'elle a vécu le drame secret de l'isolement auquel sont vouées, par milliers, les institutrices de village. Antoinette a su s'évader de cet étouffoir, par en haut. Elle a su exorciser les démons du divertissement, de l'ennui, du découragement, par le travail, la prière, la communion, le colloque avec le Crucifix. Ame magnifique que la grâce, en six ans, a menée des confins de l'incrédulité et de la révolte, à la foi héroïque et à l'amour de sa croix.

Ecrivain-né, Antoinette s'exprime dans une langue juste, nuancée, dans un style viril, dépouillé, avec cette « netteté qui est le vernis des maîtres ». Pas l'ombre d'une coquetterie ni spirituelle ni littéraire. Et cependant cette prose nous émeut : telle page tire des larmes; partout on perçoit les bat-

tements d'un cœur de vingt ans, on perçoit une âme et tour à tour, ses révoltes, sa plainte, son frémissement, sa vibration.

Eugène NADEAU, O. M. I., *La Perle au fond du gouffre.* Un vol. de 306 pp. Ed. Fides, 25 est, rue Saint-Jacques, Montréal.

Nous sommes heureux de recevoir du Canada ce récit détaillé des aventures d'un groupe de missionnaires de ce pays. Ils sont partis de Montréal en 1940 vers le Basutoland. Leur bateau est bombardé en mer par les Allemands. Recueillis par ceux-ci, les passagers aboutissent à Sandbostel au Stalag X B et sont constitués prisonniers de guerre. « Au fond de ce gouffre » de souffrances, ils trouvent « la perle » lumineuse d'un inlassable et fructueux apostolat, en attendant l'heure de rejoindre leur mission. Ce nous est une joie de surcroît de rencontrer dans ce récit alerte divers mots canadiens qui sont, eux aussi, des « perles » de notre vieux français gardées précieusement dans leur pureté par nos amis et frères de là-bas.

J. DOYEN, o. p.

Jeanne d'Arc (Les Editions du Cerf, 25 frs l'album).

Le 12 mai une grande exposition consacrée à la mémoire de sainte Jeanne d'Arc s'est ouverte à l'Hôtel des Invalides aux lieux mêmes où l'année dernière l'exposition Charles de Foucauld rencontra tant de succès.

La nouvelle exposition est d'ailleurs plus vaste encore et plus imposante. Pour la première fois, elle rassemble à Paris les souvenirs les plus marquants de la mission de l'héroïne : statues devant lesquelles elle pria, lettres qu'elle dicta, documents de son procès...

En outre ces insignes souvenirs sont replacés de façon très vivante dans leur cadre historique, par 20 grandes cartes illustrées, 30 dioramas lumineux dont certains comptent plusieurs centaines de personnages portant les costumes du temps en couleurs, vastes peintures murales, dont 3 fresques, 150 grandes photos, et plus de 20 objets d'art.

Rappelons à cette occasion le grand album illustré de *Fêtes et Saisons* consacré à *Jeanne d'Arc.* On y trouvera en abondance les admirables réponses qu'elle adressa à ses juges et qui peignent sa vie avec plus de flamme et de vérité que tous les efforts des panégyristes.

A. GARREAU, *J. K. Huysmans.* Coll. *Pionniers du spirituel.* Casterman, 1947, 148 pp.; 126 frs.

Présentation suggestive des pages les plus caractéristiques de l'auteur du *Pèlerin de Paris* et de l'*Histoire mariale de la France* — suivie d'une bibliographie des œuvres de Huysmans et des monographies publiées à son sujet. Beau papier alfa.

A.-M. H.

Paul BEAUCHAMPS, *A travers le feu. Georges Christophe.* Stalag IV B (1912-1944). Ed. Spes; 35 frs.

Le mérite et l'attrait de cette brochure résident pour une part dans la manière de brosser en quelque quarante pages le portrait intéressant de Georges Christophe, scolastique de la Compagnie de Jésus. Il fut fait prisonnier de guerre en 1939; les circonstances mettent en lumière la qualité exceptionnelle de ses vertus. Il exerce une influence très profonde sur ses camarades. L'auteur ne nous cache pas les défauts de son héros; mais cette âme a répondu à tous les appels de la grâce et sa sainteté a été rayonnante.

J. DOYEN, o. p.

A. COMBES et E. POGNON, *Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face.* Coll. *Pages catholiques.* Paris, Albin Michel, 1948, 62 pp.

Cet opuscule retrace à grands traits et dans une note excellente la vie et la doctrine de la sainte. Parfois une formule excessive : « Elle renonce à l'affirmation la plus élémentaire de son existence : sa volonté... Ce qui, du commun sentiment des hommes, est le mal absolu, la souffrance, Thérèse en fait le bien suprême » (p. 34).

P. PIRON, S. J., *Jean de Brébeuf, l'apôtre géant des Hurons,* 1593-1649. Coll. Lavigerie, Grands Lacs, Namur, 1947, 165 pp.; 25 frs belges.

Jésuite français, le Père de Brébeuf, cinquante ans avant le Père de Britto, donna aussi sa vie pour le Christ et pour les païens qu'il était venu évangéliser. Sous des latitudes différentes, et vis-à-vis de populations qui ne se ressemblent guère, les mêmes problèmes se posent aux deux saints, les mêmes désirs les animent : se faire tout à tous, partager la vie de ceux à qui ils prêchent le Christ; de part et d'autre des difficultés politiques entravent l'apostolat, les chefs et les prêtres ou les sorciers poursuivent les missionnaires de leurs sévices; tous deux seront deux fois martyrisés. L'exemple et les souffrances du Père de Brébeuf amèneront Hurons et Iroquois à se faire chrétiens, et certains seront héroïques; c'est par cette vue des progrès de la foi au Canada que l'A. termine cette biographie qui se lira facilement et avec intérêt.

L.-M. T.

Le Père Jacques, martyr de la charité. Témoignages présentés par le P. Philippe de la Trinité. Etudes Carmélitaines. Desclée de Brouwer, 1 vol. de 507 pp.

Les Etudes Carmélitaines nous offrent en un volume magnifiquement présenté des témoignages nombreux et denses sur le Père Jacques. Nous y trouvons des notes, des lettres, des réflexions du Père lui-même et des récits, des souvenirs, des appréciations recueillis de la bouche et de la plume de tous ceux qui l'ont rencontré. La matière en étant abondante, ce livre est long à lire, certes, mais l'intérêt du lecteur est constamment soutenu. Pas une ligne n'est à sauter de peur de laisser échapper à la fin d'une lettre ou d'une conversation une réflexion suggestive, un geste significatif, une pensée importante ou une délicate attention du cœur.

Peu à peu au cours de la lecture se découvre la physionomie si riche du Père Jacques. C'est d'abord le drame de sa vocation : Lucien Bunel (le P. Jacques) a ses défauts : il est entêté et original. Il a surtout de fortes qualités qui feront bientôt de lui un homme d'action remarquable. Cependant il garde au fond du cœur un désir plus fort que tout pour la vie contemplative. Au cours de ses études au séminaire, il songe à se faire trappiste. Au moment de son ordination sacerdotale, le 11 juillet 1925, nous le trouvons professeur à l'Institution Saint-Joseph du Havre. C'est un « professeur pas ordinaire », dit-on, tant par sa sainteté que par la méthode d'éducation qu'il emploie. « Sa manière de penser était alors rude, coupante, abrupte. Il tendait d'ailleurs à être moins raide. » Sa sainteté, malgré cela, est déjà réelle. Il mène une étonnante vie de prière, de travail. Il est sévère pour lui-même. Sa méthode d'éducation vise à conquérir la confiance

et l'amitié des enfants, sans pour autant, relâcher la discipline.

Les chapitres copieux qui traitent de l'éducation forment un beau traité, par mode de présentation d'un modèle vivant, certes, mais aussi par l'exposé de réflexions et de commentaires.

Cet homme d'action est un pèlerin de l'absolu. Sa vocation contemplative se précise. Devenu Carme en 1931, il a soif d'oraison, de silence. Il veut être « moine des pieds à la tête ». Cependant, à peine sorti du noviciat, il est relancé dans l'action : ses supérieurs le chargent de fonder et de diriger le Petit Collège d'Avon. Pleine initiative et pleine responsabilité sont données au Père J. Nous savons le succès de cette entreprise nouvelle. Le prix en est pour le Père bien du travail et bien du souci. Telle est donc la voie où Dieu l'appelle : « être carme en faisant de l'éducation est un cas-limite... Or ce cas-limite est d'autant plus extrême que plus puissante est la personnalité de l'éducateur en cause, et aussi plus impérieux son appel au cloître, — ce qui se vérifiait simultanément, à mon sens, en Lucien Bunel dont je dirais volontiers qu'il avait *deux* vocations. C'était là son drame individuel — au sens psychologique du terme » (p. 156).

Dieu veut lui faire franchir une autre étape et lui donner « un cloître à ses propres dimensions ». Entre bien d'autres actes de charité, de patriotisme et de résistance, le Père J. avait recueilli et caché trois jeunes garçons juifs au Petit Collège. La Gestapo est mise un jour sur leurs traces. L'ayant appris, le Père cherche pour eux un autre lieu de refuge. Ses démarches se heurtent à des refus et le Père décide de les garder malgré le péril. Le 15 janvier 1944, la Gestapo envahit le collège, arrête le Père et les trois enfants, congédie professeurs et élèves, pose les scellés. Le Père connaît alors la prison : « Il faut des prêtres dans les prisons », affirme-t-il après quelques jours de détention. Puis c'est le camp de Compiègne, où ses causeries attirent tous ses camarades, même communistes. Classé comme dangereux à cause de cette activité, il part pour l'Allemagne par le premier convoi. Il supporte avec un calme héroïque le régime exceptionnellement dur du camp de Sarrebrück, puis celui de Gusen-Mauthausen. Les titres de chapitres résument bien son attitude, décrite en de nombreux témoignages : « Sa pitance, son temps, son sommeil, son cœur, il a tout donné... Il forçait par son attitude à rester calme... il a sauvé l'esprit... » Il est émouvant de le voir tant confesser clandestinement et même dire la messe. A l'heure de la Libération, il est désigné par tous, même et particulièrement par les communistes, comme président du Comité français du camp. A remplir cette tâche, il épuise ses dernières forces et il meurt quelques jours après, revêtu de l'habit de son ordre par ses frères en religion d'un couvent voisin : depuis toujours il désirait et attendait la mort. Ses pensées s'envolent vers la France, vers ses frères du Carmel, vers ses chers enfants du Petit Collège d'Avon.

J. DOYEN.

SPIRITUALITÉ

Les œuvres spirituelles du Bienheureux Père Jean de la Croix traduites par le R. P. CYPRIEN, *de la Nativité de la Vierge...* Édition nouvelle par le Père LUCIEN-MARIE DE SAINT JOSEPH, Tome II, Desclée de Brouwer.

La Vie Spirituelle avait signalé en son temps (cf. t. LXIX, 1943, pp. 506-507) le premier volume de cette nouvelle édition française de saint Jean de la Croix contenant *la Montée du Carmel* et *La nuit obscure*. Voici aujourd'hui le *Cantique spirituel*, la *Vive flamme d'amour*, les *Lettres*, les *Poésies*, les *Maximes* et divers opuscules. La traduction du P. Cyprien, carme français du XVII^e^ siècle, a été revue sur les meilleurs textes espagnols actuellement établis. La langue un peu archaïque du P. Cyprien est très savoureuse, mais risque aussi de fatiguer certains lecteurs. Les additions du P. Lucien, insérées dans le texte entre des signes conventionnels, ne vont pas non plus parfois sans aggraver ce défaut. Peut-être d'aucuns préféreraient-ils un texte plus terne, mais plus coulant. Mais, peut-être aussi, par l'effort même de plus grande attention qu'il demande, le texte qui nous est ici présenté permet-il de mieux rejoindre non seulement la pensée de Jean de la Croix, mais encore son expression littéraire elle-même, si importante chez ce classique de la littérature castillane.

La traduction de la *Vive flamme* n'est pas empruntée au P. Cyprien mais à un manuscrit anonyme du XVII^e^ siècle, conservé au carmel de Pontoise. On sait d'autre part l'admiration professée par Paul Valéry pour la traduction des poèmes de Jean de la Croix par le P. Cyprien, « un des plus parfaits poètes de France ». On pourra savourer ici ces très beaux vers. Le P. Lucien, dans un souci de plus grande littéralité, y a adjoint sa propre traduction, de belle qualité littéraire elle aussi. La section consacrée aux poèmes (pp. 1165-1272) reproduit d'ailleurs exactement le petit volume publié en 1943 : *Les poèmes mystiques de saint Jean de la Croix, docteur de l'Eglise* (cf. *Vie Spirituelle*, LXXI, 1944, pp. 202-203).

Voici donc une présentation complète de l'œuvre de saint Jean de la Croix. La pagination de ce volume faisant suite à celle du précédent, les deux pourront être rassemblés sous une seule reliure. L'ouvrage est doté d'un index des citations scripturaires et d'une table analytique très détaillée.

Nous n'avons rien dit encore de ce qui donne à cette édition une valeur particulière, à savoir les nombreuses et copieuses introductions rédigées par le P. Lucien, introduction générale à saint Jean de la Croix, et introductions particulières à chacune des œuvres. Une excellente information littéraire et historique, un jugement théologique équilibré et sûr, une connaissance par le dedans des réalités envisagées, un sens très délicat des nuances donnent à ces pages une remarquable qualité. Pour qui se sent capable de dominer certaines austérités de la traduction, cette édition de saint Jean de la Croix est celle qu'il faut avoir dans sa bibliothèque.

André DUVAL, o. p.

Gonzague TRUC, *Incarnation et Rédemption. Essai de Psychologie et de Philosophie religieuses*. Desclée de Brouwer, 160 pp.

Le mystère de l'Incarnation rédemptrice est étudié ici en dehors de la foi, par une sorte de propédeutique purement humaine. Dans une recherche d'une sincérité émouvante, servie par les meilleurs dons du psychologue et du philosophe, l'auteur met en relief ce que le dogme chrétien a apporté de puissante nouveauté à la pensée rationnelle en lui présentant la psychologie d'un Homme-Dieu, la thérapeutique de la souffrance et de la mort. Il montre quelles relations le Christ soutient avec la vie, avec l'histoire, avec la liberté et comment, par suite, seule l'explication chrétienne de la vie humaine reste possible : le Christ mourant sur la Croix s'est révélé comme la voie la plus propre à pénétrer aux profondeurs du cœur humain et à trouver la réponse à l'infini de son désir.

J. GAILLARD.

VIENNENT D'ARRIVER A LA REVUE :

ARNAUD D'AGNEL, *Saint Vincent de Paul.* Téqui, Paris, 1947, 388 pp.; 250 frs.

Saint AUGUSTIN, *Dialogues philosophiques,* n° 7. 1re Série : Opuscules. IV. La Musique, 548 pp. — *Dialogues philosophiques,* n° 9, 1re Série : Opuscules. — Exposés généraux de la foi, 448 pp. Desclée de Brouwer et Cie, 1947.

RR. PP. BÉNÉDICTINS DE PARIS, *Vie des saints et des bienheureux selon l'ordre du calendrier.* Tome VI. Letouzey et Ané, Paris, 1948, 552 pp.

H. BERTHET, *Le saint du jour.* P Lethielleux, Paris, 1948, 336 pp.

Chan. BOYER, *Méthodes actives ?.. non. Pédagogie active ?... oui. Catéchisme vivant ?... Mieux encore.* P. Lethielleux, Paris, 62 pp., 1947.

Chan. BOYER, *Catéchétiquæ.* P. Lethielleux, Paris, 1947, 248 pp.

A. BESSIÈRES, *Les lois éternelles de l'Amour.* Spes. Paris, 1948, 200 pp.; 170 frs.

F.-M. BRAUN, *Jésus Histoire et critique.* Casterman, 1947, 260 pp.; 300 frs.

H. BRIFAUT, *Nous qui faisons route ensemble.* Casterman, 1947, 124 pp.; 120 frs.

E. CAMMAERTS, *Sur cette pierre.* Casterman, 160 pp.; 195 frs.

Ve CONGRÈS MARIAL NATIONAL, *Marie corédemptrice.* Ed. Secrétariat marial de la Salette, Grenoble, 1946, 410 pp.; 600 frs.

D. CONSIDINE, *Paroles d'encouragement.* L'édition universelle, 53, rue Royale, Bruxelles, 188 pp.

A. GÉLIN, *Les idées maîtresses de l'Ancien Testament.* Ed. du Cerf. Coll. *Lectio Divina,* 1948, 85 pp.; 110 frs.

H. COURCIER, *Ce n'est qu'un au revoir...* P. Lethielleux, Paris, 1948, 80 pp.; 80 frs.

L. DEWERT, *Pour s'initier facilement à la philatélie.* Casterman. Coll. Loisirs d'étudiants, 1947, 120 pp.; 120 frs.

A. EHL, *Direction spirituelle des religieuses.* L'édition universelle, Bruxelles, 1948, 366 pp.

P. L'ERMITE, *En perte de vitesse.* La Bonne Presse, 1948, 205 pp.; 115 frs.

A. GEORGE, *Pasteur.* A. Michel, Paris, 1948, 80 pp.; 54 frs.

A. GESLIN, *L'Apocalypse*, traduction et commentaire. Coll. La demi-heure d'écriture sainte; chez l'auteur Sées (Orne), 1947, 160 pp.

Mgr A. GONON, *Stella Matutina, méditations quotidiennes*. P. Lethielleux, 2 volumes 404 et 368 pp.; 500 frs.

P. GOUBERT, *Foucauld*. Téqui, Paris, 1948, 32 pp.; 48 frs.

Groupe lyonnais d'études médicales philosophiques et biologiques : *Médecine et Adolescence*. Spes, Paris. Coll. Convergences, 1948, 268 pp.; 225 frs.

R. P. HUMBERT, *Retraites et cérémonies de la communion solennelle* (Livre du Prêtre). Aux éditions du Semeur, 1, place Gailleton, Lyon, 48 pp.; 60 frs.

R. P. HUMBERT, *Ma première retraite et ma promesse chrétienne* (Livre de l'Enfant). Coll. Comment faire. Ed. du Semeur, Lyon, 16 pp.; 12 frs.

G. JACQUEMET, *Catholicisme hier aujourd'hui demain*. Fascicule 2. Letouzey et Ané, Paris, 1947, pp. 386 à 767.

P. J. KEUP, *La charité chrétienne, recueil des plus belles pensées du P. André Prévot*. Casterman, 1947, 128 pp.; 120 frs.

J. LECLERCQ, *Le mariage chrétien*. Casterman. Coll. Les cahiers de la revue nouvelle, 1947, 216 pp.; 240 frs.

P. LORSON, *Le livre de la famille chrétienne*. Ed. F. X. Le Roux et Cie, Strasbourg, 1948, 178 pp.

J. DE MAILLY, *Abrégé des Gestes et Miracles des Saints*. Ed. du Cerf, 1947, 526 pp.; 500 frs.

J. MARITAIN, *Raison et raisons*. Luf, Paris, 1948, 355 pp

Nefs et Clochers, Le Panthéon. St-Séverin. Ed. du Cerf, Paris, 1948, 14 et 16 pp.; 40 frs.

J. H. NICOLAS, *Connaître Dieu*. Ed. du Cerf, Paris, 1947, 256 pp.; 250 frs.

Card. PACELLI, *La pensée de la mort et la Sainte Vierge patronne de la bonne mort*. Ass. N.-D. de la Bonne Mort, Tinchebray (Orne), 32 pp.

PIERRE-QUI-VIRE (La), *Cahiers mensuels* « Au souffle de l'Esprit », « Dans le Sillage de l'Amour » (Pentecôte), 32 et 28 pp.; le n° 30 frs. Abbaye de la Pierre-qui-Vire, par St-Léger-Vauban (Yonne).

A. RETTE, *Du diable à Dieu*. Ed. Messein, Paris, 235 pp.; 255 frs.

SACRIS ERUDIRIS, *Jaarboek voor Godsdienst wetenschappen* I, 1948 (S. Pietersabdij, Steenbrugge (Belgique), 494 pp.

M. SAVIGNY-VESCO, *Lucie Christine, L'Ostensoir sous le voile*. Casterman. Coll. « Les grands Témoignages », 1948, 184 pp.

Sciences Ecclésiastiques. Publication des Facultés de Théologie et de Philosophie de la Compagnie de Jésus à Montréal. Vol. 1, 275 pp.; $: 2,50, 1948; L'Immaculée Conception 1855 est, rue Rachel, Montréal (34), Canada.

A. D. SERTILLANGES, *Jeunes de France*. Flammarion, 1948, 358 pp.; 325 frs.

J. STREIGNART, *Pour apprendre à goûter les belles images*. Casterman. Coll. « Loisirs d'Etudiants », 1947, 80 pp.; 90 frs.

H SUSO, *L'œuvre mystique*. Grand livre des lettres, sermons, livret d'amour. LUF, 1947, 248 pp.

J. J. WEBER, *Le livre de Job. L'ecclésiaste*. Desclée, St-Jean, Paris, 1947, 332 pp.

31826. — Imp. LAHURE, Paris. — 31.1064
— Le gérant de cette publication : —
R. P. Plé, 29, Bld de Latour-Maubourg, Paris-7e
Dépôt légal : Deuxième trimestre 1948. - N° d'ordre 10.660